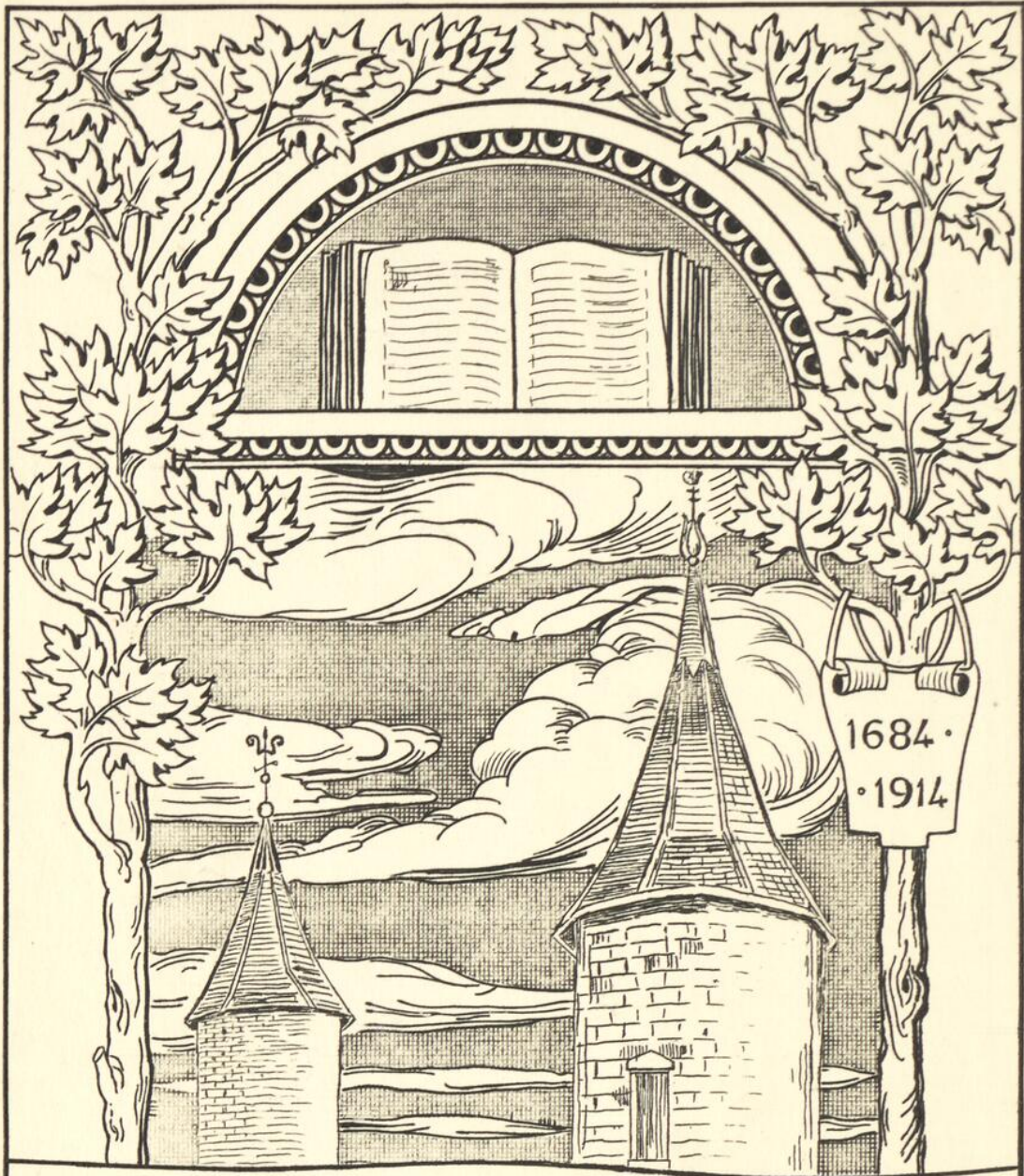
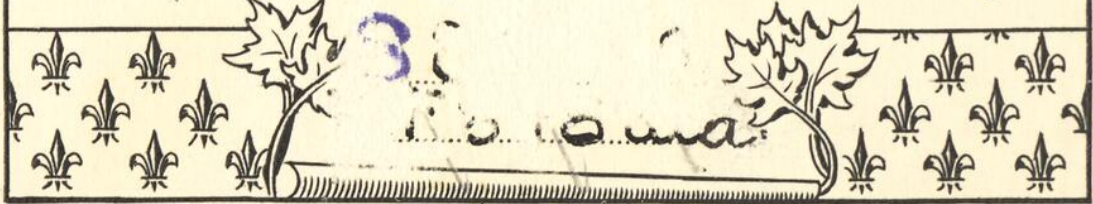




909

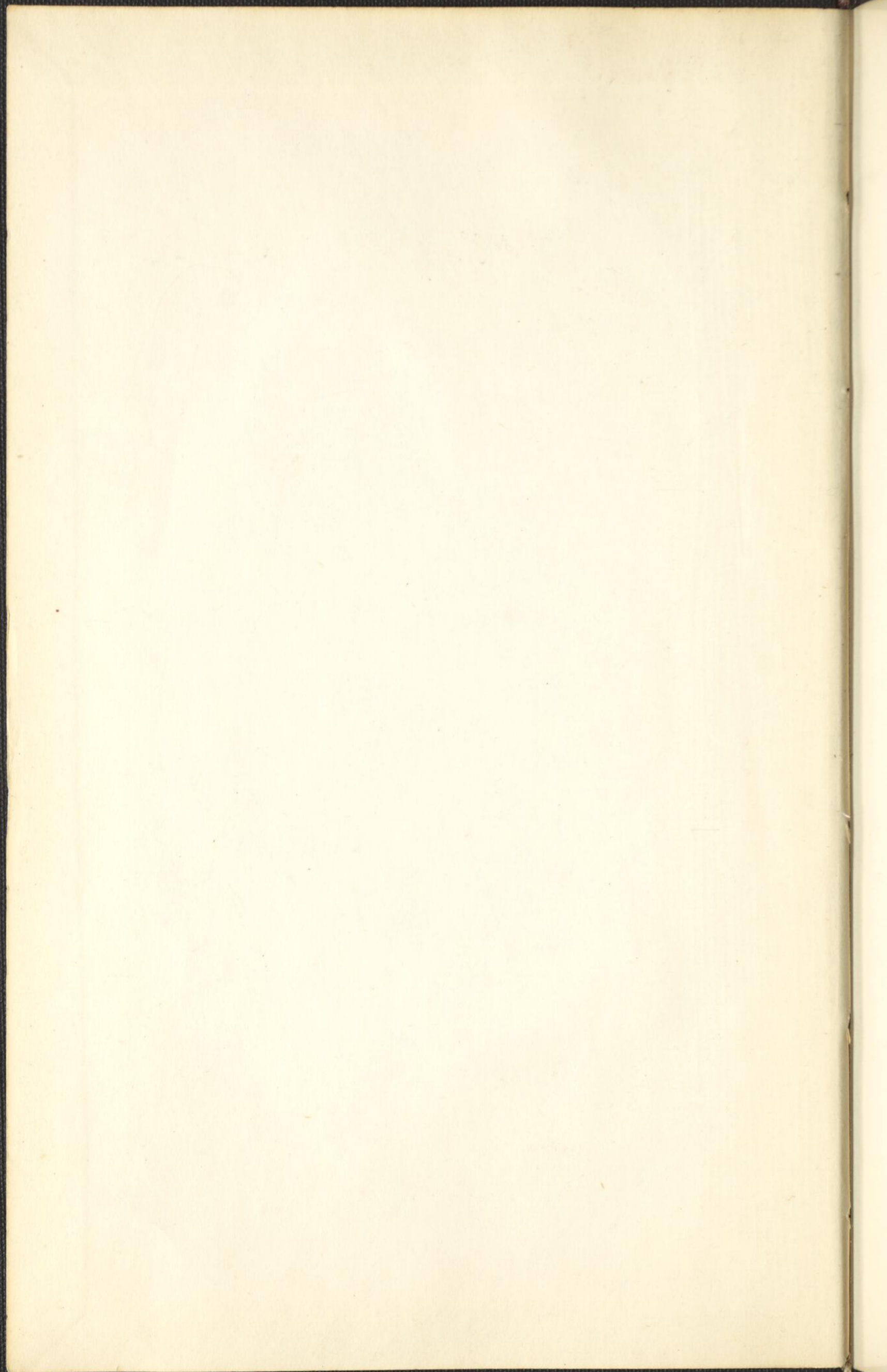


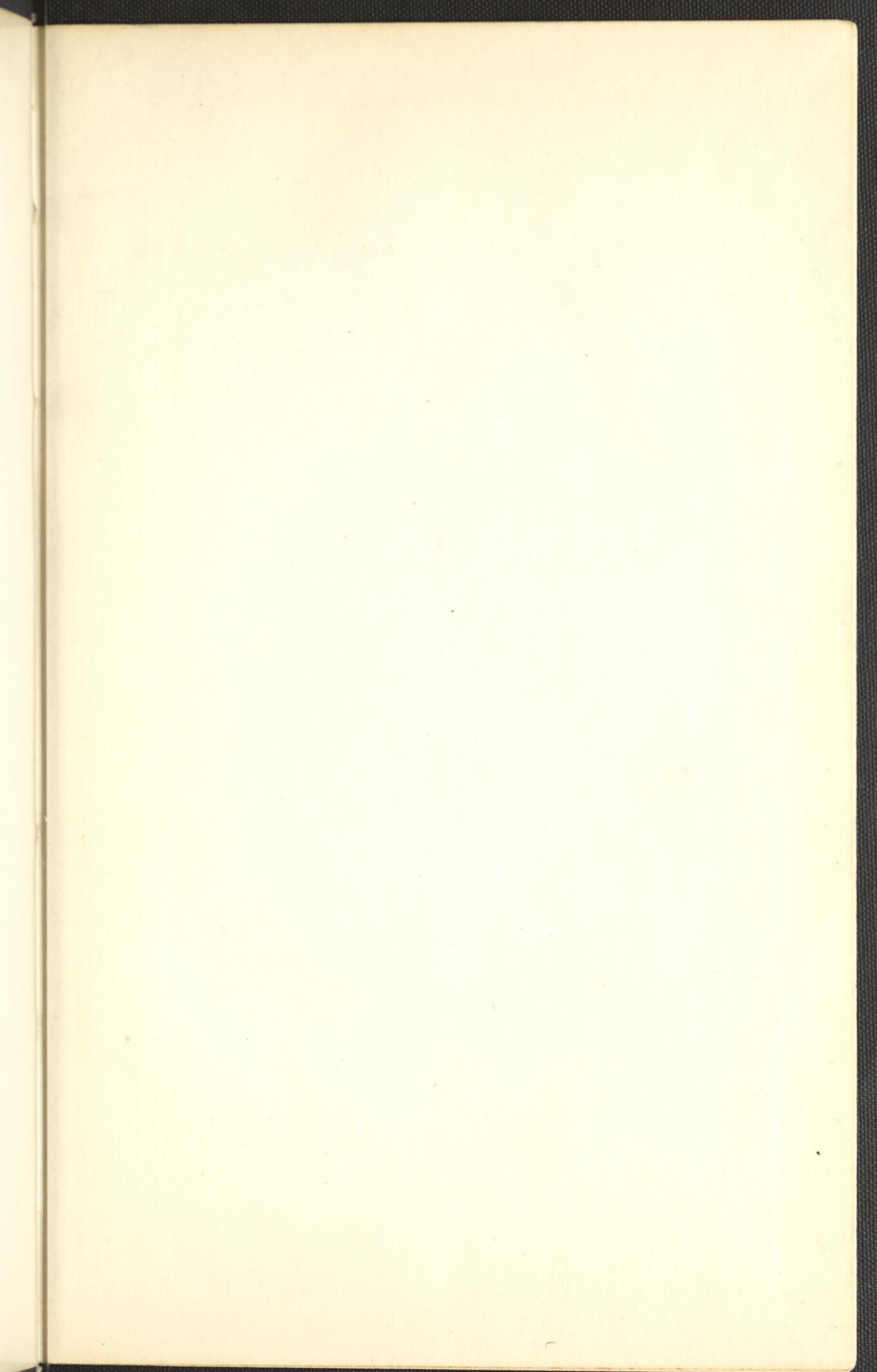
**BIBLIOTHEQUE**
  
**SAINT-SYMPHONIE** MONTREAL

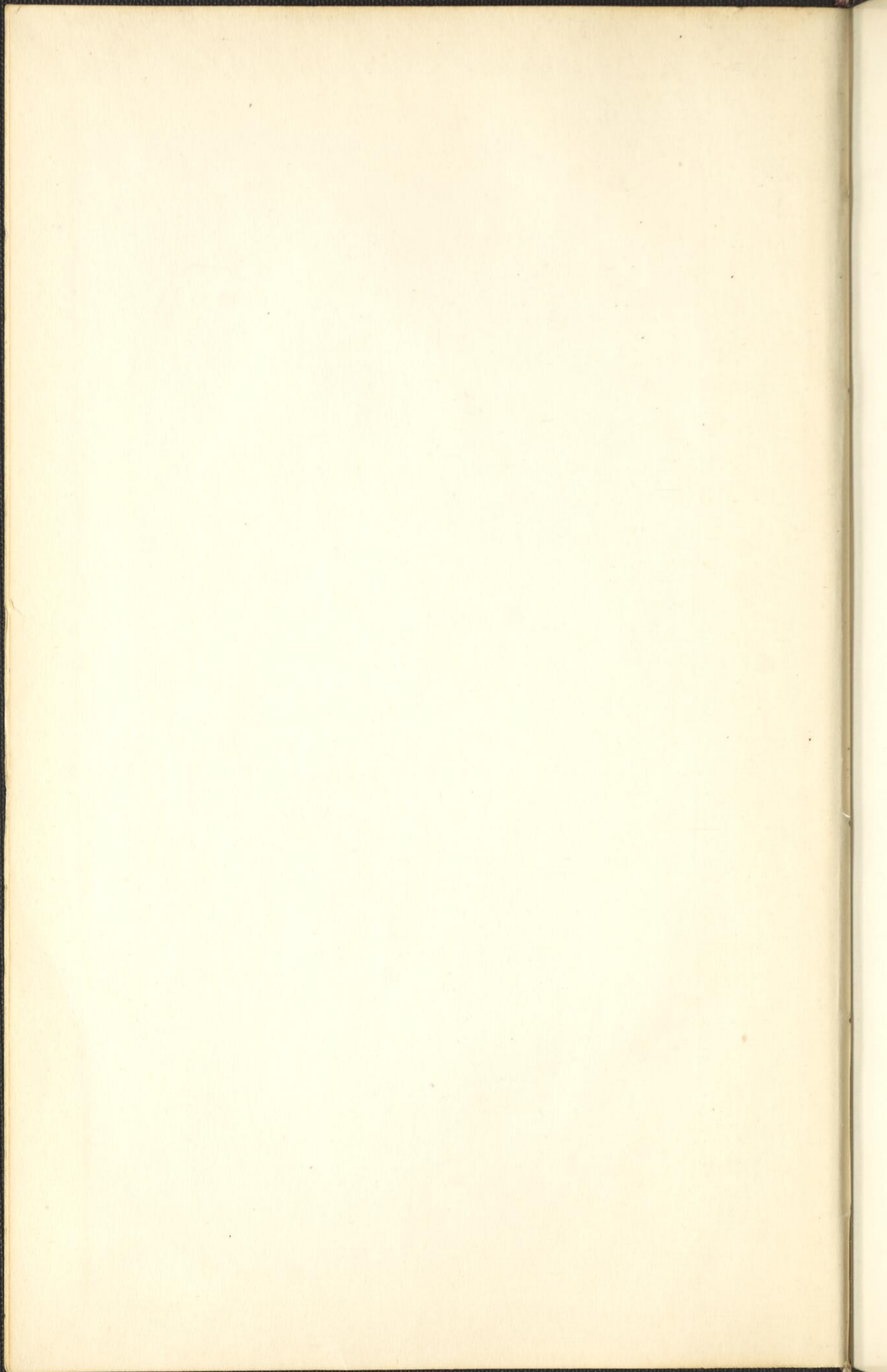


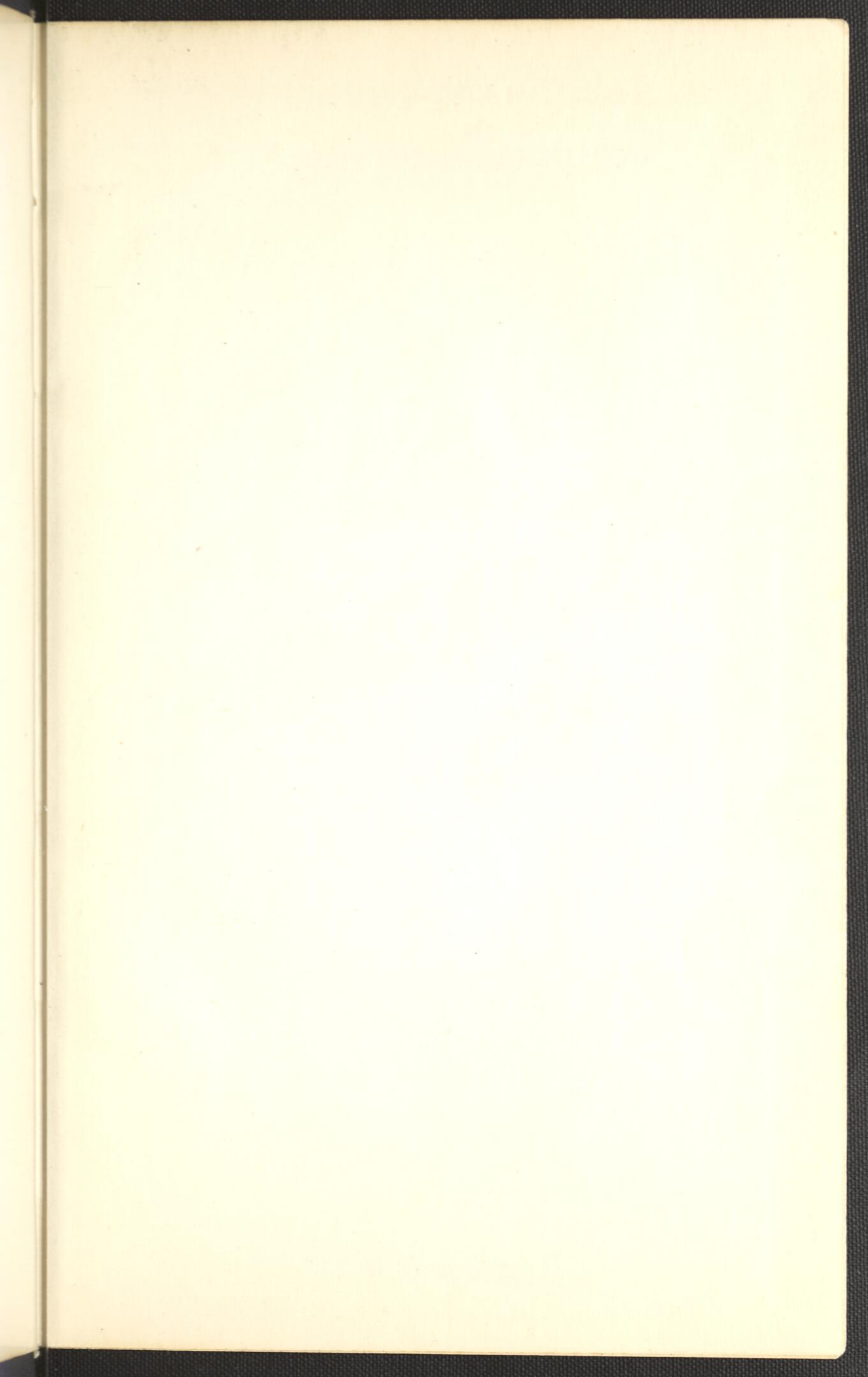
80  
117

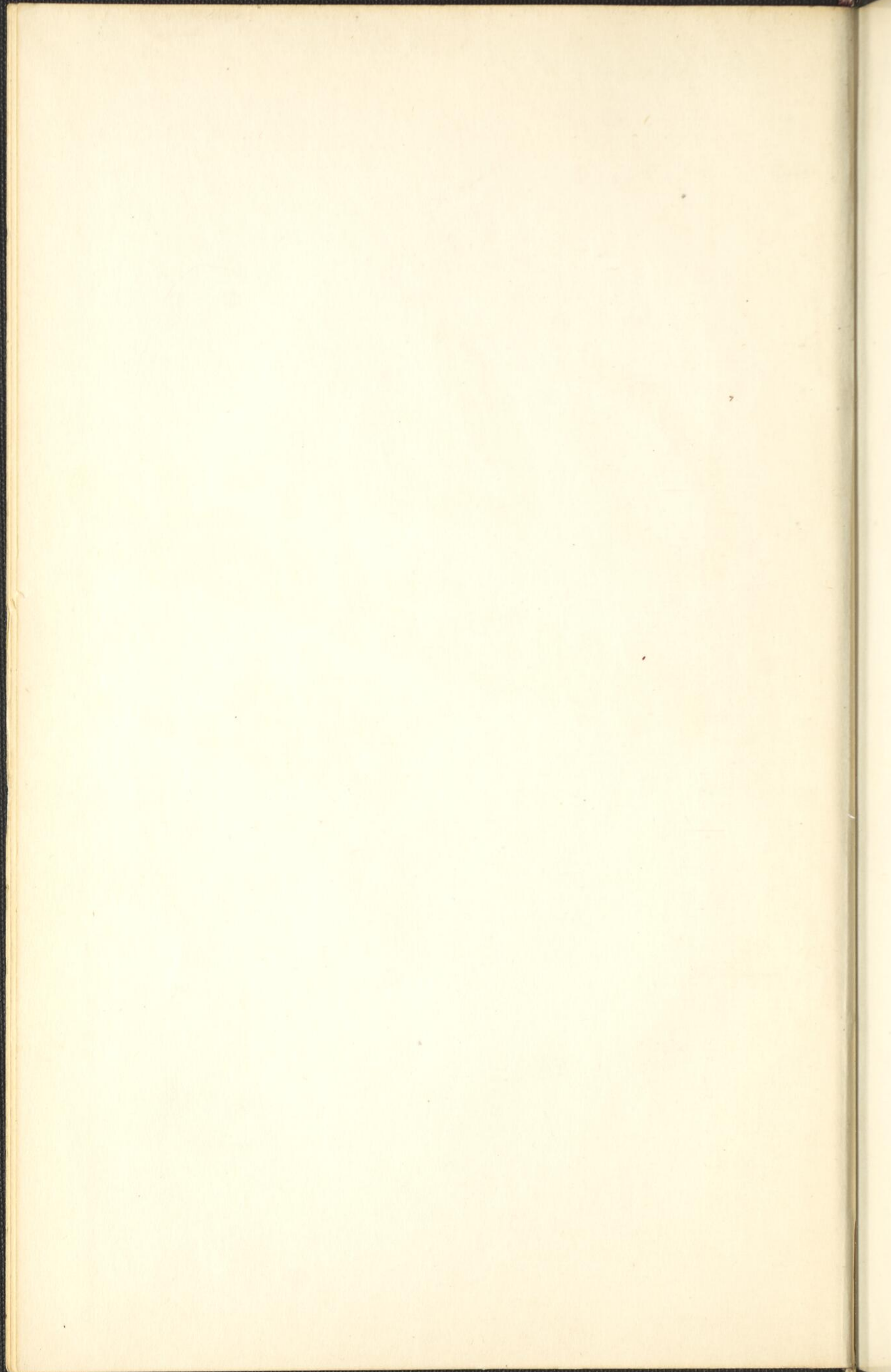
*[Faint, illegible handwriting, possibly bleed-through from the reverse side of the page]*









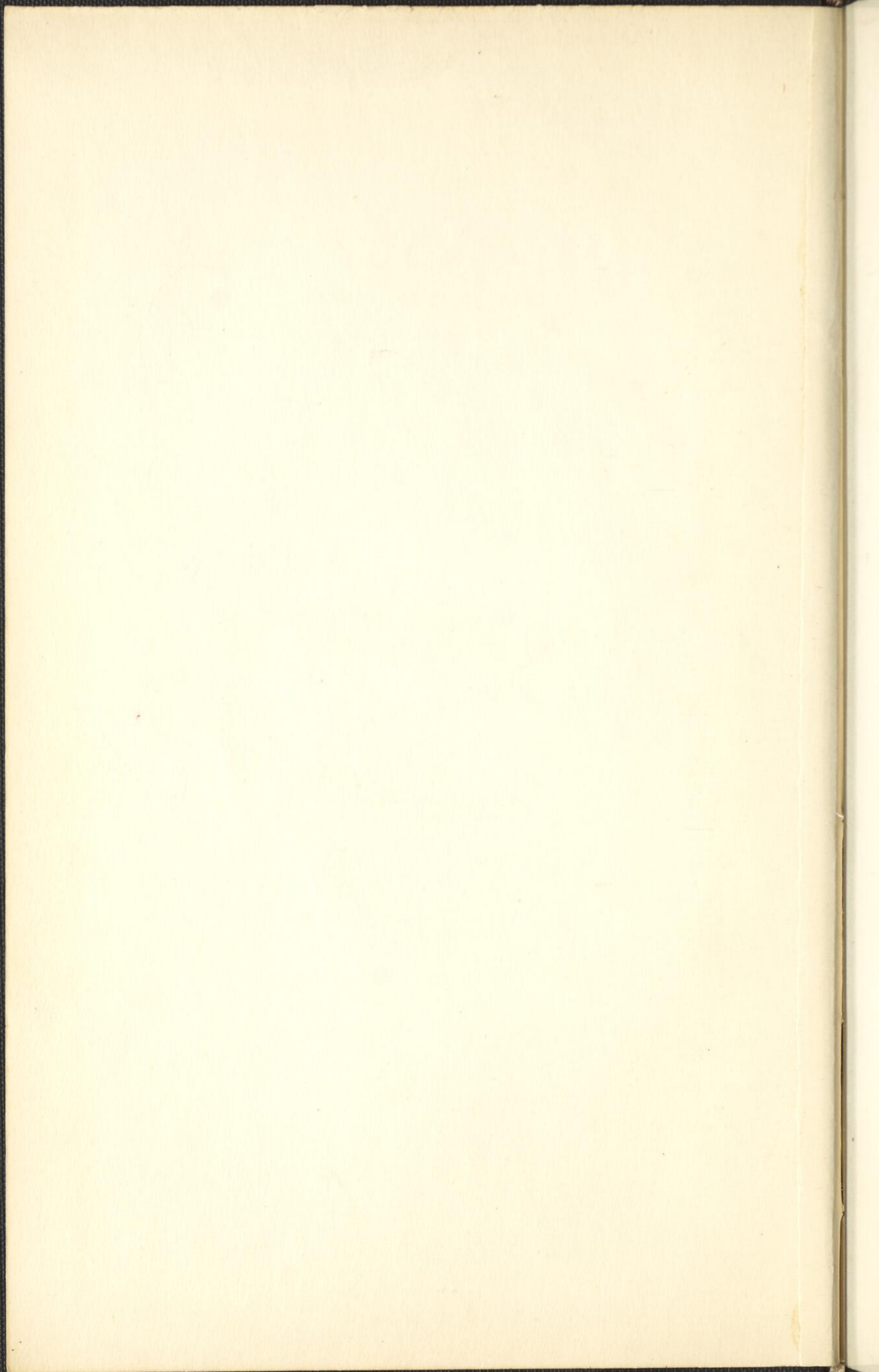


LOUIS FRANCOEUR  
*et*  
PHILIPPE PANNETON

*Littératures*

*A la  
manière  
de...*

VARIÉTÉS



**A LA MANIÈRE DE...**

*Ed. Varietas 26/1/43.*

*.40*

73527

A LA MANIERE DE...

LOUIS FRANCOEUR *et* PHILIPPE PANNETON

*Littératures*

**A LA MANIÈRE DE...**

HENRI BOURASSA — RENÉ CHOPIN — VALDOMBRE  
— HENRI LETONDAL — PAUL MORIN — L'ABBÉ  
CAMILLE ROY — LA PRESSE — L'ABBÉ GROULX —  
MADELEINE — VICTOR MORIN — MARCEL DUGAS  
— BLANCHE LAMONTAGNE — GUSTAVE COMTE  
— ÉDOUARD MONTPETIT — L'ABBÉ BLANCHARD

*Quatrième édition*

**LES ÉDITIONS VARIÉTÉS**

1410, RUE STANLEY

MONTREAL, CANADA

INSTITUT FRANÇAIS DE LA MANIÈRE DE...

Littérature

A LA MANIÈRE DE...

Le présent ouvrage a été écrit par...  
— sous la direction de...  
— sous la direction de...  
— sous la direction de...  
— sous la direction de...  
— sous la direction de...

ÉDITIONS  
FRANÇAISES

PS  
9215  
F75  
1942

Tous droits réservés

## PRÉFACE

*Si quelques personnes s'offusquent de ce livre, c'est qu'elles n'auront pas compris. Il n'a pas pour but de ridiculiser qui que ce soit ; il s'agit surtout d'un amusement pour ceux qui l'ont écrit et, tel est du moins leur espoir, pour ceux aussi qui le liront.*

*C'est en étudiant quelques oeuvres canadiennes que les auteurs de ce volume ont eu l'idée d'appliquer à notre littérature le procédé du pastiche. Ils ont cru cependant que le public et les écrivains eux-mêmes pourraient bénéficier de ce qui ne fut à l'origine qu'un simple exercice et un passe-temps littéraire. En effet, si volontairement ils ont grossi les défauts et accentué les caractéristiques, tout en restant d'une fidélité scrupuleuse quant au genre et au style, il leur a paru que par là leur essai pouvait être de quelque*

utilité en montrant aux écrivains le détail de leurs imperfections les plus habituelles.

La critique satirique est aussi vieille que la littérature. Jusqu'ici il ne semble pas que chez-nous les productions de l'esprit aient été assez riches et substantielles pour engendrer ce genre de critique, car c'est le propre des littératures en fermentation de faire naître des ouvrages comme celui-ci, tout comme c'est le propre des écrivains marquants d'être jugés dignes de critique et d'examen.

Sans remonter au « *Virgile Travesti* » de Scarron, Reboux et Muller, dans cette France où aucun genre d'esprit n'est dédaigné, ont obtenu un succès considérable et plus que de curiosité avec leur classique « *A la manière de...* ». Celui-là ne serait point du tout ridicule qui ne croirait pas parfaite son étude de Racine ou de Chateaubriand, par exemple, sans être allé chercher leurs défauts chez Reboux et Muller.

On remarquera que les auteurs du livre qu'on va lire ont choisi parmi nos littérateurs ceux-là seuls, parmi les vivants, qui se sont fait remarquer soit par leur mérite réel, soit par des efforts auxquels une popularité bienveillante a attaché quelque prestige. Aussi bien les auteurs se défendent-ils absolu-

---

*ment de mépriser les gens de lettres qu'ils démarquent. Et si parfois la charge semble un peu poussée, c'est justement qu'il s'agit d'un style plus remarquable ou plus personnel.*

*Serait-ce donc un honneur que d'avoir trouvé place dans ce spicilège? Non, mais peut-être bien une consécration de talents qu'ils sont souvent les premiers à reconnaître.*

LES AUTEURS

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

HENRI BOURASSA

UN CONFLIT À L'HORIZON

---

UN CONFLIT À L'HORIZON

UNIVERSITY OF  
MICHIGAN LIBRARY

## UN CONFLIT À L'HORIZON

QUELLE POSITION PRENDRA OTTAWA ?  
LE JEU DES ALLIANCES.

A maintes reprises, au risque de passer pour des énergumènes (*die-hards*) nous avons signalé les multiples inconvénients de notre ingérence, voire de notre intrusion, dans les affaires des grandes puissances. Nous nous sommes appliqués à démontrer, dans une série d'articles parus il y a quelque dix ans (1), jusqu'à quel point nos gouvernants se laissaient éblouir et berner par les fallacieux concepts des impérialistes d'outre-mer.

Dès avril 1901, nous attirions l'attention de M. Patterson, chef du service hygrométrique à Ottawa, sur les dangers possibles qui nous menaceraient en cas d'un conflit en Asie Centrale.

(1) Edité à la Librairie du Devoir sous le titre QUE DEVONS-NOUS À L'URUGUAY ? 1 volume, \$2.00 franco par la poste.

Un entrefilet paru le mois dernier dans le *Junk and Garbage Review* (2), nous fait toucher du doigt ce qui mijote depuis peu dans le *melting-pot* diplomatique. Les grands journaux ont fait diversion à leur querelle de circulation pour mentionner en quelque coin perdu le fait nouveau qui menace de mettre le feu aux poudres et de nous entraîner dans un conflit.

Lorsqu'en 1842 l'Angleterre fut à un doigt de sa perte, à l'occasion de la révolte du Maharajah de Betapatam, Disraeli osait s'écrier en pleines Communes anglaises : « We must look to the ground so as to keep off the grass. »

Un fait identique pourrait se produire aujourd'hui. Des prodromes inquiétants font prévoir une effervescence dangereuse du côté de l'Afghanistan. L'assassinat d'un missionnaire nicaraguayen par les hordes du chef Bel-Hanji, vient démontrer que jamais plus qu'aujourd'hui la forte parole de Disraeli ne trouva son application.

Le consul du Nicaragua à Montréal a reçu l'ordre de son gouvernement de faire une forte

(2) JUNK AND GARBAGE REVIEW, *A Treatment for Beri-Beri*, by Rt. Rev. Samuel Jiggs, lord-bishop of Herschell Islands.

pression sur le cabinet King pour s'assurer de sa neutralité en cas de conflit. La diplomatie étrangère n'est pas sans savoir, en effet, avec quelle sottise précipitation nous nous lançons, tête baissée, dans les aventures et les micmacs belliqueux, ainsi que M. Laurier en donna un si déplorable exemple lors de la guerre sud-africaine (3). Ses successeurs, rouges ou tories, impérialistes plus violents et moins lucides que lui, l'ont dépassé en cette voie néfaste.

A l'heure présente, la flotte nicaraguayenne est peut-être déjà en train de bombarder la rade de Kaboul. L'inextricable gâchis où sont plongées les nations européennes pour n'avoir pas entendu la grande voix de Benoit XV, a donné aux petites nations une déplorable leçon qu'elles ne seront que trop disposées à suivre.

Avant que ne vienne le jour où nos enfants, arrachés à la terre canadienne, devront s'en aller mourir sur des terres lointaines pour « la cause de la justice et de la liberté », il faudrait que nos dirigeants, s'ils ne sont pas entièrement aveuglés par l'amour de la « Mother Country » ou de la « douce France », et rongés par le chancre hideux de la ploutocratie gauloise ou saxonne,

(3) REPORT OF HER MAJESTY'S FORCES. TRANSVAAL AND NATAL EXPEDITION. Vol. CCCLXXXV, 1172.

songeassent un peu au Canada. Expliquons-nous.

\*

\*        \*

Que les gouvernements de Managua et de Kaboul règlent, comme bon leur semble, leurs différends, cela nous importe peu. Mais l'article XVII de l'accord secret de Stratford-on-Avon (4) prévoit la participation de Downing Street et des ruelles qui y débouchent—le Canada en est une—à toute guerre *juste* ou *injuste* en laquelle pourrait s'engager l'une quelconque des possessions britanniques. Or, les huit huitièmes du monde, selon sir John Collins (5) étant propriété exclusive de l'Angleterre (*thoroughly English*), on ne saurait prévoir où de telles conventions pourraient nous entraîner. D'autre part, par le protocole d'Asnières (6) signé le 20 septembre 1822, entre les puissances intéressées, le Quai d'Orsay promet de se transporter dans l'océan Indien pour protéger les frontières nicaraguayennes, le cas échéant.

(4) LIVRE POURPRE ANGLAIS, février 1900, préface.

(5) GORDON'S RECIPES FOR COCKTAILS AND OTHER BEVERAGES, première édition, page 27.

(6) ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, France. Service américain ; section des alliances, division de l'océan Indien, cote du Nicaragua, sous-cote Managua, dossier de la Marine. Chemise 004435 J', fiche Pi r<sup>2</sup> 3,1416.

---

Le jour où le sang nicaraguayen coulera dans les faubourgs de Kaboul, nos deux « mères-patries » seront *ipso facto* aux prises une fois de plus. Quelle sera notre attitude ?

A l'heure où nous écrivons, Ottawa ne s'est pas encore prononcé. M. Mackenzie King et M. Ernest Lapointe ont, sans doute, trop à faire à laver le linge sale du parti dans le comté d'Esquimault. Mais, quoi qu'ils décident, qu'ils se souviennent que c'est de Rome et des presses de *l'Osservatore Romano* que sortira comme en novembre 1918 la solution du conflit. En ceci comme en maintes autres circonstances, nous n'avons guère l'espoir d'être entendus dans le concert des coassements qui s'élèvent de partout en faveur de la politique du suicide. Nous n'en parlons, comme de beaucoup de choses, que pour libérer notre conscience.

HENRI BOURASSA

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT

ON THE

PROPERTIES OF

THE

CRYSTAL

OF

THE

RENÉ CHOPIN

SONATE À LA LUNE

---

S  
E  
S  
C  
C  
E

## SONATE À LA LUNE

*Cette pièce excellente devait faire partie des PIEDS À L'ÉTRANGER (un volume in-64 bijou, Flammarion éd.). Mais au dernier moment, elle fut remplacée par un HYMNE AU SOLEIL, qu'on peut lire à la page 165 de la première édition. On se perd en conjectures sur les raisons qui ont pu porter l'éditeur à substituer ainsi à LA SONATE À LA LUNE une pièce fort bonne, il est vrai, mais de beaucoup moins admirable cependant que cette dernière.*

Aimons la froide lune en sa frigidité.

Aimons son orbe rond, sa chaste vénusté

Qui fait pâmer les chats aux longues nuits d'été.

Son front pâle a donné naissance à la Nature,  
Et quand son corps de lait inonde les toitures,  
Ses membres inférieurs fondent l'Agriculture.

Car n'es-tu pas souvent, ô trop rousse Astarté,  
Celle qui des moissons, en plein coeur de l'été,  
Fait périr en un soir la somptuosité ?

Mais à Toi, nous devons le galbe du concombre  
Et la tendre citrouille au flanc mou qui s'obombre  
De reflets nuancés sur ses côtes sans nombre.

Et tu fais naître encore mon frère le melon ;  
Ta bonté se répand sur tous, petits et longs.  
(Ah ! que nous sommes loin de la Ferté-Milon !)

O Lune magnifique aux faux airs de passoire !  
Il paraît que de trous est fait ton territoire ;  
Ainsi le dit Moreux, lunatique notoire ;

Et je comprends enfin pourquoi, dans ta pudeur,  
Opposant à ses yeux une humide froideur,  
De nuages légers tu voiles tes rondeurs.

Tu baignes de langueur les âmes et les choses ;  
Et quand les frais époux dorment, paupières closes,  
Lune, tu fais de miel le lit où ils reposent.

La pâle adolescente en ton disque incertain  
Contemple, dans le ciel tendu de noir satin,  
Celle sur qui toujours se règle son destin.

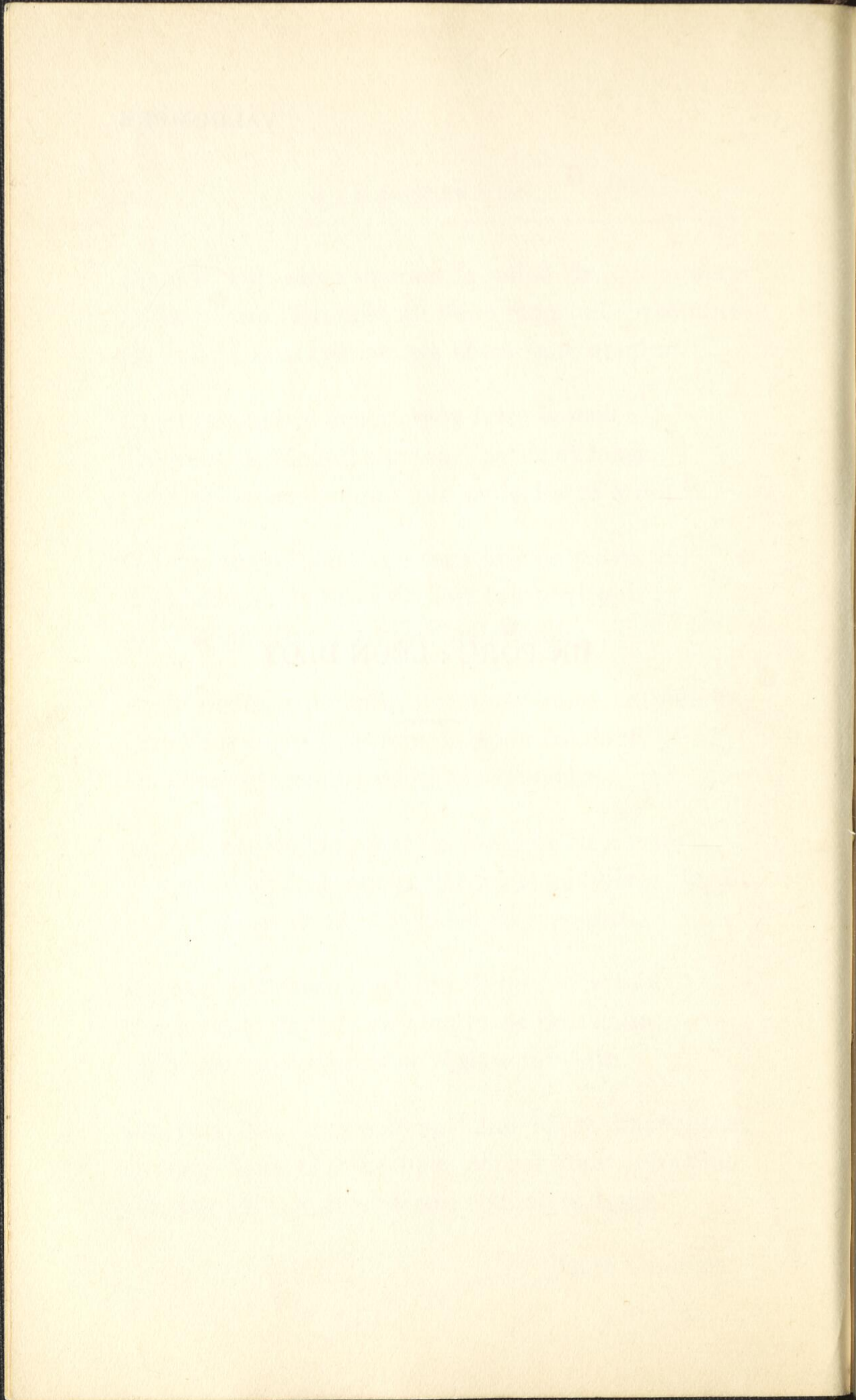
Et, moi que trop souvent une Muse importune,  
Je vais dans sa blancheur cacher mon infortune,  
Car par Elle, je suis fécond comme la Lune.

RENÉ CHOPIN

VALDOMBRE

UN PORC : LÉON BLOY

---



## UN PORC : LÉON BLOY

Ayant précipité à l'égoût littéraire, dans mes articles précédents et avec toute la mansuétude d'un cœur disposé, hélas ! à toutes les bénissures, les quelques chenapans de lettres qui déshonorent de leurs excréments incolores notre terroir, je me crois en droit de parler enfin sans fausse rhétorique de l'être le plus putride qu'un Pégase en rut ait jamais vomi sur le plancher croulant des Lettres Françaises.

J'avertis sans tarder tous ceux que le franc parler jette en des crises d'épilepsie, qu'il est inutile de poursuivre plus loin la lecture de cet article. Je n'écris ni pour les imbéciles, ni pour les gens intelligents. J'abandonne avec joie les sous-Barbeau et les sous-Montpetit à leurs appétits de conférences littéraires et de pâtisserie française. Je m'adresse à moi seul, c'est-à-dire à personne. Qu'on se le tienne pour dit.

Je peux me glorifier d'avoir eu sept cent soixante-quatorze de mes inoffensifs articles refusés en une seule semaine par les Grrrands Journaux prostitués aux Vitupérateurs de l'Absolu, à tous les susurrateurs de pipi de colombe, indignes de s'abreuver à la Mamelle austère du Pamphlétaire.

Trop longtemps j'ai craché du miel pour ne pas avoir enfin le Droit d'arroser Ceux-là d'Autre Chose. Quand une littérature ne peut montrer que ses parties honteuses, (pourquoi mettre des noms inutiles sur ces visages ?) il est temps de jeter sur ses flancs vidés le manteau de Noé de notre mépris et de notre indignation ravalée.

Quoi qu'en pensent les gens dits sérieux, tous les castrats du Bon Sens, les énergumènes de la Timidité, les abrutis de l'Intelligence et les pseudo-bourgeois de Calais qui s'intitulent représentants de la Collectivité, je trouve belle l'attitude de Celui qui s'érige, dans le Désert, en dépuratif de la Langue canadienne outragée.

Quand on a clamé une fois de telles vérités, il ne reste plus qu'à gravir le calvaire—quel calvaire !—formé de l'amoncellement des calomnies, des crachats et des cadavres morts-nés des Nigog<sup>uistes</sup> d'autrefois.

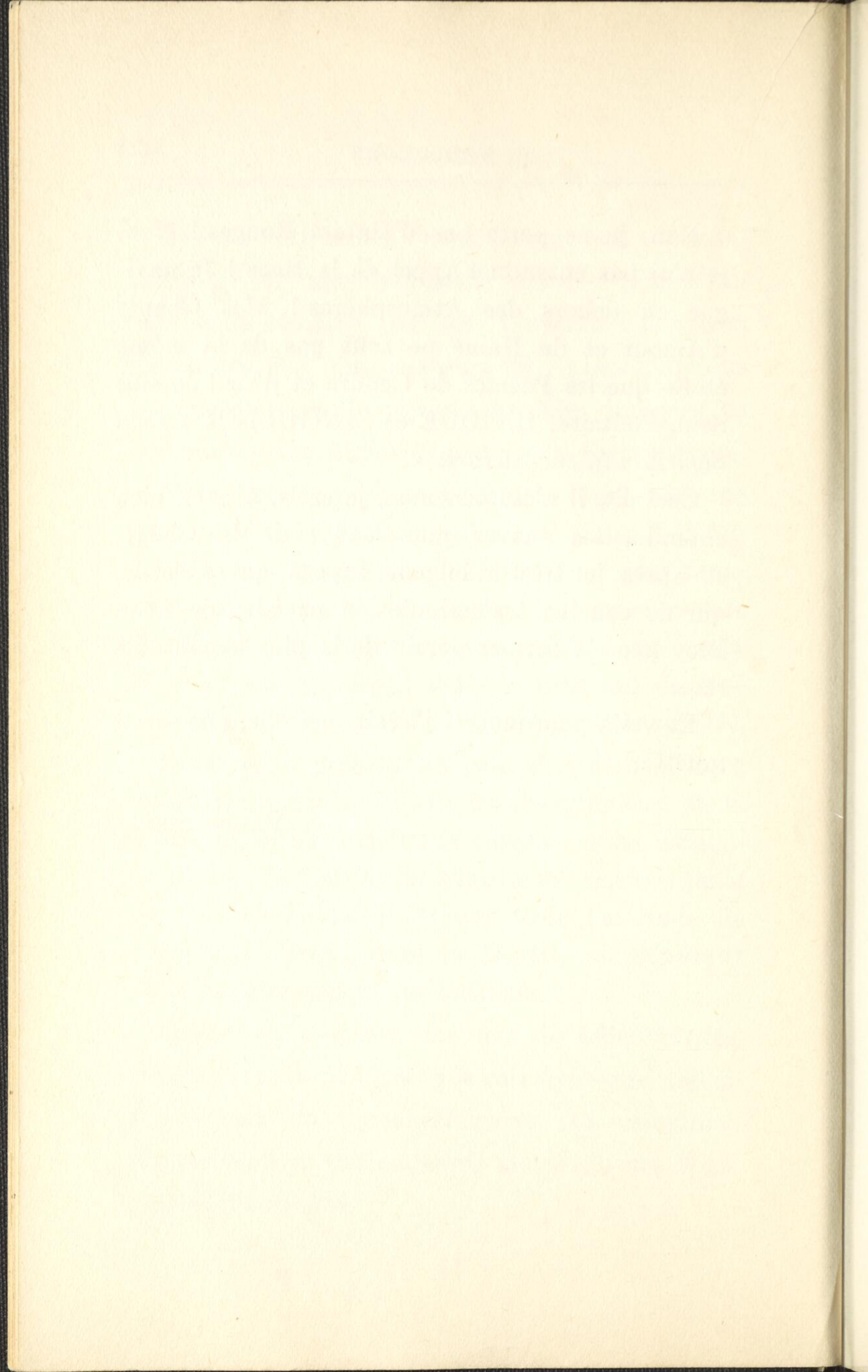
---

Non, je ne porte pas d'Habits Rouges ! Non, je n'ai pas entendu l'Appel de la Race ! Je navigue en dehors des Atmosphères ! Mes Chants d'Amour et de Haine ne sont pas de la même étoffe que les Poèmes de Cendre et d'Or ! Je suis Seul, Solitaire, UNIQUE et SINGULIER « *sicut tugurium in cucumerario* ».

Ceci dit, il n'est personne, je crois, à part, bien entendu, les suaves monomanes de la Clarté, et après le très indulgent exposé qui précède, qui ne conclue à l'assimilation parfaite de Léon Bloy avec le dernier porcine de la plus lamentable race.

Et voilà pourquoi, si j'avais une fille, elle serait muette.

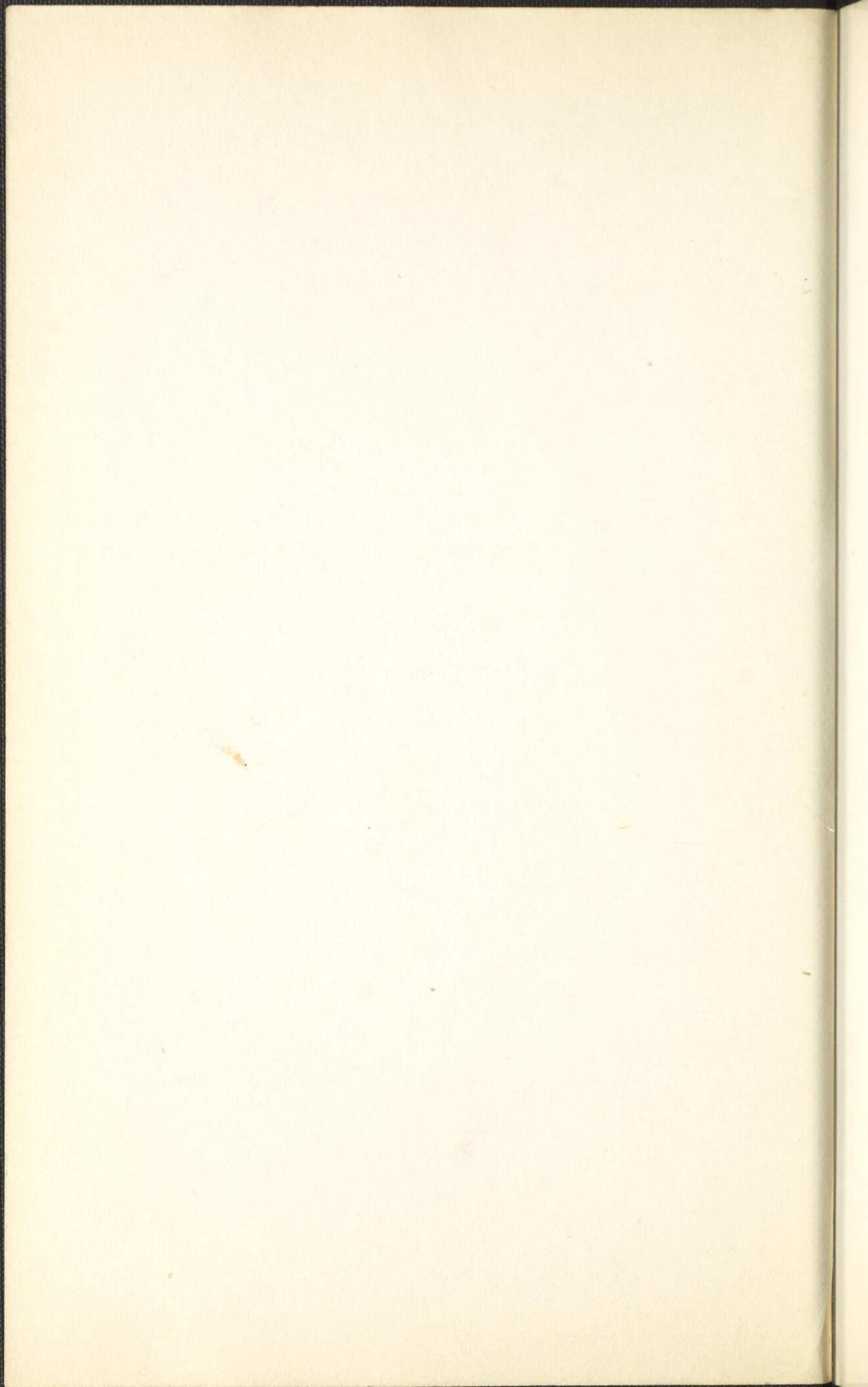
VALDOMBRE



HENRI LETONDAL

CAKE-WALK D'AUTOMNE

---



## CAKE-WALK D'AUTOMNE

*Comédie en trois actes par Henri Letondal, représentée pour la première fois à Montréal, par le Théâtre Infirmes, le 29 février 1925.*

*L'idée de cette pièce vint à l'auteur pendant une villégiature à Saint-Mathias-de-Cabano. Avant de porter le titre de CAKE-WALK D'AUTOMNE, elle eut plusieurs noms. Henri Letondal l'appela successivement : « Salut, demeure chaste et pure » ; « Glaïeuls » ; « Bébé » ; « Je fais laver mon linge chez le Chinois » ; « A cheval donné, on ne regarde pas la bride ou Edgar et son tailleur » et enfin : « L'Engelure ».*

*Henri Letondal s'était arrêté définitivement à ce dernier titre, lorsque son excellente amie Saga Chitry lui fit remarquer qu'au deuxième acte le jeune premier portait une culotte à bavaroise. Henri Letondal s'écria : « Mais, je l'ai mon titre ! » Et il appela sa pièce : CAKE-WALK D'AUTOMNE.*

## PERSONNAGES

EDGAR HENRY

BERTRAND DUGUESCLIN

UN CHEF DE GARE

UN AMATEUR DE RADIO

UN GARÇON TÉLÉGRAPHISTE

ODRIGA LACASSE

MADAME LACASSE, sa mère

BARNARDINA LALANCETTE

URÉMIE, confidente de Madame Lacasse

LÉDEU ZORPHELINE, servante

UNE MÂCHEUSE DE GOMME

UNE LOCOMOTIVE

QUELQUES VACHES

## ACTE I

*Rue Visitation, un intérieur canadien. Porte (à gauche, naturellement). A droite, une fenêtre. L'ameublement est simple mais de bon goût et d'une propreté extrême. Un canapé recouvert de crin et sur lequel traînent des peanuts salées. Négligemment jetés sur le canapé, un coussin Union Jack, un second, brodé HOME SWEET HOME, un troisième, délicieux, né de l'assemblage de 1,182 petits drapeaux recueillis dans les paquets de Sweet Caporal.*

*Au centre, une table recouverte de peluche orange, où se voit, sous un globe de verre, une main de cire tenant un lys fait de cheveux. Au mur, « rack » à cartes postales ; le portrait de Sir Wilfrid fait de bandes de cigares OVIDO ; très ressemblant. Au fond, cadre de velours noir où brillent quatre poignées de cercueil et une croix de même métal. Portraits de famille au crayon, primes de LA PRESSE.*

## SCÈNE I

LÉDEU ZORFELINE

*(Elle chante en regardant machinalement  
la main de cire.)*

C'est les filles d'la fact'rie d'coton  
Qui se sont fait faire...

## La voix d'ODRIGA

Veux-tu bien te taire. Je t'ai défendu de chanter cette chanson quand j'attends mon fiancé.

## LÉDEU ZORFELINE

S'correc'.

*Bruit de galop dans la rue ; Lédeu Zorfeline se penche à la fenêtre ;*

## LÉDEU ZORFELINE

J'cré ben que v'la un raleux qui s'amène icitte. Ben oui, jamais j'crairai. C'est M'sieu Edgar. Mon Ieu, y est-y beau.

Par icitte, le 102 c'est icitte !

*On frappe à la porte, elle ouvre.*

## SCÈNE II

LÉDEU ZORFELINE, EDGAR.

## EDGAR

Je suis Edgar !

## LÉDEU ZORFELINE

Ben oui, j'comprends. Voyez-vous, m'sieu Edgar, un fiancé, c'est quasiment comme ane engin à steam...

## EDGAR

Suffit.

LÉDEU ZORFELINE, à la cantonade.

Mamzelle au salon.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

ODRIGA, EDGAR.

ODRIGA

Mon cher Edgar!

EDGAR

Odriga de mon cœur!

ODRIGA

C'est toi!

EDGAR

C'est moi!

ODRIGA

Enfin!

EDGAR

Oui!

(*Ils se regardent longuement. Elle lui prend l'index de la main gauche.*)

EDGAR

Sentez-vous comme l'asphalte dégage ce soir une odeur troublante? Tout conspire, tout soupire, tout transpire autour de nous et en nous. Ne voyez-vous pas qu'il y a en moi quelque chose de nouveau?

ODRIGA

Oui, votre complet.

EDGAR

C'est moi qui le suis. Et comment ne pas l'être quand...

ODRIGA

N'en dites pas plus. Je sens tout ce que vous sentez.

EDGAR

Odriga !

ODRIGA

Edgar !

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, BERTRAND DUGUESCLIN, *en palm beach.*

*En entrant, il secoue sa pipe et expectore vigoureusement.*

EDGAR, *continuant.*

Comme vous êtes jolie !

ODRIGA

Oh !

BERTRAND DUGUESCLIN

T'as pas vu LA PRESSE d'à soir ?

EDGAR, *sans l'entendre.*

Etes-vous engagée ce soir ?

BERTRAND DUGUESCLIN

L'as-tu vu LA PRESSE ?

ODRIGA

Pourquoi me demandez-vous ça ?

EDGAR et BERTRAND DUGUESCLIN

Pourquoi ?

ODRIGA

Oui, pourquoi ?

BERTRAND DUGUESCLIN

Pourquoi ?

EDGAR

Pourquoi ?

BERTRAND DUGUESCLIN

Mais...

EDGAR

Simplement...

BERTRAND DUGUESCLIN

Parce...

EDGAR

Que...

ODRIGA

Parce que quoi ?

EDGAR

Ecoutez, chère amie. Il est des choses que...  
qui... Vous comprenez, n'est-ce pas ?

ODRIGA

Oui, je comprends votre douce voix. Je

comprends que je ne comprends rien et qu'il vaut mieux ne jamais comprendre. Je comprends...

BERTRAND DUGUESCLIN

*A enfin trouvé LA PRESSE et s'est installé sur le canapé.*

EDGAR

Chut ! N'en dites pas plus long. Laissez le charme du silence me pénétrer jusqu'à l'âme. Le silence... Le bon silence... Le silence qui parle au cœur et qui n'a pas besoin de vaines paroles. Oh ! comme j'aime le silence ! Je pourrais vous chanter sa gloire pendant des heures..

BERTRAND DUGUESCLIN

...

ODRIGA

Non, pas pendant des heures. Cette seconde a suffi. Je la goûte, la douceur du silence, et les anneaux de mon âme se compénètrent et se redressent quand je t'entends parler. Chéri, va !

EDGAR

Je puis te dire encor...

ODRIGA

Cela suffit ! Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs aux baisers de l'aurore. Mais, ô mon bien-aimé, pour mieux sé-

cher mes pleurs, que ta voix parle encore. Re-  
dis à Odriga les serments d'autrefois...

BERTRAND DUGUESCLIN

... Je l'ai, la maudite PRESSE ! ...

EDGAR

Comme cela est incomparablement doux !

ODRIGA

Comme le muguet...

EDGAR

Mes baisers le sont plus encore...

ODRIGA

Et le suc de la mandragore...

TOUS LES DEUX

Est moins suave !

EDGAR

La lumière baisse.

ODRIGA

Bertrand, approche-toi avec la lampe.

BERTRAND DUGUESCLIN

Serai-je toujours celui qui tient la lampe ?

## ACTE II

*Devant le théâtre Chanteclerc. A la sortie de la  
CURIEUSE AVENTURIÈRE, de Dalton et Chape-  
lier.*

(Pour connaître le décor, prendre indifféremment les lignes de tramways 23, 35, 57, 68 ou 72 qui passent à la porte). Un orgue de barbarie joue languissamment « Cut yourself ». Il est 5.30 heures du soir.

### SCÈNE I

MADAME LACASSE, URÉMIE

MADAME LACASSE

Qu'est-ce qu'ils font donc ? Voilà un quart d'heure que j'suis ici.

*L'orgue de barbarie joue maintenant langoureusement « Barney Google ».*

### SCÈNE II

MADAME LACASSE, URÉMIE, ODRIGA, EDGAR

*Ces deux derniers sortent du théâtre.*

*Elle pleure abondamment.*

EDGAR, *tendrement.*

Tes yeux sont plein d'eau, Odriga.

ODRIGA

Mon petit cœur aussi. Je me sens coupable

EDGAR

Moi-même, je me sens coupable.

MADAME LACASSE, *à Odriga.*

Tu te sens coupable.

URÉMIE

Elle se sent coupable ?

EDGAR et ODRIGA

Nous nous sentons coupables.

MADAME LACASSE et URÉMIE

Vous vous sentez coupables ?

TOUTES DEUX *l'une à l'autre*

Ils se sentent coupables !

MADAME LACASSE

Mais de quoi ?

EDGAR

Un enfant...

MADAME LACASSE et URÉMIE

Un enfant ! (*stupeur*)

EDGAR

Un enfant est la cause de tout. En passant il a fait échapper à cette chère Odriga sa boîte de Chiclets. Comme je les poursuivais un à un, sous les fauteuils, j'aperçus, car elle avait oublié de baisser sa robe jusqu'à ses talons, la douceur attendrissante de son bas de soie.

ODRIGA, *folle de douleur et de honte.*

Oh !!!

EDGAR

Ne pleurez plus, Odriga. Il est des palliatifs à notre égarement. Les seuls coupables, ce sont les Chiclets, cette pièce morbide, les par-

fums troublants du théâtre et le CAKE-WALK amoureux de cet homme qui venait jusqu'à notre âme. Les bégonias tuberculeux en fleurs savent que...

URÉMIE

V'là un Ahuntsic.

LA MÂCHEUSE DE GOMME *passant*  
*et qui a entendu.*

Pas ç'ui-là. Y redévire à la shop.

MADAME LACASSE

La nuit descend. Elle est sombre.

ODRIGA

Ne troublez pas cette minute, excusez un moment d'émoi ; car dans l'amour quand on débute on n'est jamais très sûr de soi.

EDGAR

Ca va durer moins que durent les roses.

ODRIGA

Tu oses...

EDGAR

Ces choses ont la brièveté des aubes matinales.

ODRIGA

Alors, c'est ainsi ! Ca ne dure pas ? Ah !

EDGAR

Ah !

## MADAME LACASSE

Fuyons ces lieux dont le parfum m'attriste.

EDGAR, *bas à Odriga.*

Alors c'est entendu, nous partons demain pour l'Epiphanie ?

ODRIGA, *s'effondrant dans les bras de sa mère.*  
Maman, je t'aime tant !

## ACTE III

*La gare de la rue Moreau. Salle d'attente des deuxièmes classes. Porte au centre, porte à gauche, porte à droite, portes partout... Ailleurs des fenêtres.*

*Une « tortue » avec sa pelle. Un immense davenport, huit crachoirs. Dans le coin gauche, un mobilier Louis XV « checqué » pour DOUCET'S LANDING.*

*Par les portes du fond on aperçoit à l'arrière plan deux mélancoliques wagons à bestiaux d'où s'échappent de sourds meuglements. Une locomotive y est attelée, prête à partir. Une lampe à pétrole, sur une caisse de savon COMFORT éclaire seule la scène. Il est midi. Le temps est sombre.*

## SCÈNE I

BERTRAND DUGUESCLIN, LE TÉLÉGRAPHISTE,  
puis LE CHEF DE GARE

BERTRAND DUGUESCLIN

Partir pour la campagne est le sort le plus  
doux, le plus digne d'envie...

LE TÉLÉGRAPHISTE

-----

LE CHEF DE GARE, *entrant, et à la cantonade.*

Y a-t-y un char à malle, aujourd'hui ? Y  
a une lettre pour Aldred Jonction.

LE TÉLÉGRAPHISTE

-----

## SCÈNE II

LES MÊMES, BERNARDINA ET  
L'AMATEUR DE RADIO

BERNARDINA

Vous êtes en retard, mon cher amateur de  
radio.

L'AMATEUR DE RADIO

Excusez-moi, j'étais à écouter le poste CKAC,  
aussi je n'ai plus un sou. (*à part*) Il est bon.

BERNARDINA

Oui, je comprends.

L'AMATEUR DE RADIO, *négligemment*.  
Vous êtes jolie ce soir.

BERNARDINA

Ce soir ?

L'AMATEUR DE RADIO

Peut-être. Je ne sais si c'est à cause de votre toilette, de vos joues plus roses, de vos cheveux plus châtain, de votre air plus jeune ou du temps pluvieux...

BERNARDINA

Taisez-vous.

*(Ils disparaissent du côté de la salle des bagages. Quelques instants auparavant, BERNARDINA est sortie précipitamment du côté opposé.)*

### SCÈNE III

LE TÉLÉGRAPHISTE, LES VACHES.

LE TÉLÉGRAPHISTE

LES VACHES, *dans le lointain*.

Meuh ! Meuh !

### SCÈNE IV

LE MÊME, ODRIGA.

ODRIGA

La brise est douce et parfumée... Il n'est

pas encore arrivé... Seigneur, que mon corset me fait donc mal... Il est gentil et je l'aime bien.

SCÈNE V

LES MÊMES, BERTRAND puis LE CHEF DE GARE,  
UNE LOCOMOTIVE.

BERTRAND

Vous...!

ODRIGA, *coquette.*

Vous ne m'attendiez pas ?

BERTRAND

J'attends toujours sans savoir ce que j'attends.  
Je suis comme Achille...

ODRIGA

Achille qui ?

BERTRAND

... Je vis dans l'attente... la sale attente.

LE CHEF DE GARE, *en passant.*

La salle d'attente, c'est icitte.

ODRIGA

J'attends moi-z-aussi Edgar avec qui je dois partir pour l'Épiphanie.

LE CHEF DE GARE, *à la cantonade.*

All aboard pour l'Épiphanie, Joliette... (*le reste se perd dans un incompréhensible mâchonnement.*)

## BERTRAND

Souviens-toi de mon amour méprisé. Mais oublions le passé, reviens. Ou plutôt, partons ensemble.

ODRIGA, *en un souffle.*

Oui. (*Elle laisse tomber sa tête sur son épaule et ils pleurent. Ainsi enlacés, ils se dirigent vers le train.*)

## LA LOCOMOTIVE

Phûûû... Phûûû.

## SCÈNE VI

LE TÉLÉGRAPHISTE, LE CHEF DE GARE, EDGAR.

EDGAR *entre en trombe au moment où le train démarre. Au chef.*

Vous n'avez pas vu une jeune fille habillée d'une robe azur et d'un chapeau de sinople ?

LE CHEF DE GARE

Oui, elle vient de prendre le train avec un jeune homme vêtu d'un balmacan et d'une moustache brune.

EDGAR

Avec Bertrand ? le misérable ! Mais si loin qu'il aille, je le suis.

## LE CHEF DE GARE

Tracassez-vous pas, mon vieux, je le suis depuis vingt ans.

(Edgar, fou de douleur, s'élance dans un des wagons à bestiaux au moment où il s'ébranle. Un moment on voit un mouchoir de soie mauve qui s'agite à travers la claire-voie. Puis plus rien.)

## SCÈNE VII

LE TÉLÉGRAPHISTE, LE CHEF DE GARE.

LE TÉLÉGRAPHISTE

-----  
LE CHEF DE GARE, à la cantonade.  
Servez le thé.

RIDEAU

HENRI LETONDAL

PAUL MORIN

LE GEAI DE CELLULOÏD

---

1

1874

THE GREAT EASTERN LIFE ASSURANCE CO. OF NEW YORK

1874

## LE GEAI DE CELLULOÏD

Ce vase smaragdin où rutille le saur  
Au moite embrasement de soleils tricolores  
Rédivive à mes yeux les festins spectrophores  
Dont s'appesantisait Nabuchodonosor.

Oh ! five o'clocks brumeux d'un morne  
Labrador !

Souvenirs de Sorrente et parfums de Gomorrhe!  
Et vous, Titicaca, verrai-je l'ellébore  
Couronner votre azur où flottent les troncs d'or ?

Mon cœur las de chercher les déesses multiples  
Concupisce en secret l'inédit des périples  
Via Saint-Jean-de-Dieu, Lagor, Madapolam ;

Aux rives du Hou-Pé, polir mon pied humide  
Et pêcher dans ses flots, bercé par le tam-tam,  
De mon moi transparent l'âme celluloïde.

## CINQUIÈME CHANSON DE LI-POT

(*Extraits des RIMES DE POUDRES ET DE ZINC,  
en préparation*).

Parmi les Chop-Suey en fleurs la jeune Ka-Ka-O  
S'en va doucement vers le sommet des monts  
Tang ;  
Elle veut cueillir quelques pieds odorants de  
Sham-Hô  
Qui poussent le long des murs sacrés du Banhg.  
Car son ami, son doux ami, est de la grande race  
des Ban-Di  
Qui portent le Peg-Top symbolique tatoué sur  
le gros orteil  
Dont l'ongle Sahl est si bien recourbé selon la  
coutume de Mongolie  
Que par les jours du mois de Ha-Hou, quand il  
fait grand soleil,  
Il le ramène gentiment au-dessus de Lu-Hi  
En guise de parasol.

PAUL MORIN

M. L'ABBÉ CAMILLE ROY

ÉTUDE CRITIQUE  
SUR HIPPOLYTE LEMERCIER  
ET LE ROMANTISME CLASSIQUE

---

M. JAMES CAMPBELL

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

STUDY OF THE

SUBSIDIARY OF THE

ET LE ROMAN DE

ÉTUDE CRITIQUE  
SUR HIPPOLYTE LEMERCIER  
ET LE ROMANTISME CLASSIQUE (1)

Mesdemoiselles,

Il ne pouvait échapper aux yeux aiguisés de celui qui si longtemps exerça le magistère de la critique à *la Revue Boétienne*, qu'un mouvement romantique avait existé dès le XIXe siècle. Les grands romantiques tels que Baour-Lormian, Maurice Ravel, Aristide Briand, Melchissédech de Quatrevent et surtout l'immortel auteur du *Baiser de Paul*, Gurrye, ne sont pas les seuls qui se soient conquis une place au soleil littéraire. Hippolyte Lemercier eut le mérite d'être le premier qui sépara les grands maîtres que nous venons de nommer de la génération plus positive, et, partant, de moins bon aloi, qui se groupa autour de Théo-

(1) Leçon professée au Pensionnat Saint-Michel de l'Ancienne-Lorette.

phraste Renaudot lequel, après la conquête, devait finir de la triste façon que l'on sait.

« Il y a dans la vie de l'homme », écrivait Lemercier en 1859, « comme deux courants contraires qui se fuient et se repoussent, s'unissent et se séparent ». Pensait-il à sa propre destinée, alors qu'il traçait ces lignes où se révèlent son esprit inquiet et ses tendances spirites ? Et, quoi qu'on ait dit, cette citation semble prouver que nous sommes justifiables de juger chez Lemercier l'œuvre par l'homme et l'homme par l'œuvre.

Né à la Jamaïque d'une cuisinière quarteronne et du passage d'un navire chargé de cognac à destination de Rabat, il sembla subir toute sa vie cette quintuple influence. Il lui en restait quelque chose encore lorsque, appelé par Veillot à la suite de sa polémique retentissante avec Périn d'Endaim, il vint remplacer l'abbé Delille à la jeune *Revue Béotienne* que venaient de fonder Veillot, Rochefort et Bagnères de Bigorre.

Et il n'avait pas encore atteint à cette époque la plénitude de la foi ; le déterminisme de Spinelli comptait Lemercier parmi ses jeunes et fervents adeptes.

« Puisque l'esprit humain », allait-il jusqu'à dire, « est soumis à des nécessités mathématiques qui conditionnent son activité, il n'y a plus lieu de reprocher à l'esprit humain d'être, en tel écrivain, ce qu'il est ou ce qu'il fut ». Hélas ! Lemercier ne devait retrouver la croyance entière qu'après sa mort. A la différence de Brunetière, ce géologue égaré dans la critique et qui toute sa vie tenta inconsciemment de classer les écrivains par couches, il comprit que les vérités générales ne sont que la bordure de la critique, comme l'a si bien fait ressortir Sainte-Beuve.

Dégager du romantisme ce qu'il y restait de la grande tradition classique fut *l'opus magnum* auquel il consacra tout son talent. S'il est juste d'affirmer, comme le faisait Ernest Renan dans ses *Propos de Table*, que

« *L'Art est un rasoir à deux tranchants dont la lame est absente ;* »

il messierait d'oublier que le caractère personnel de la littérature romantique ne tolère pas les fantaisies d'un dilettantisme uniquement avide de plaisirs égoïstes. Et par la synthèse admirable que son lucide esprit perpétra, il battit

la campagne que devaient sillonner d'autres romantiques—nous dirions aujourd'hui romanciers. René Bazin, Raoul de Navery, de Lamotte, Zénaïde Fleuriot, Bordeaux, de Lestres, Delly, le Juge Routhier et Paul de Kock, tels sont en effet les tenants contemporains de sa doctrine et les héritiers spirituels de son génie. Déjà mademoiselle de Scudéry avait frayé dans ces courants littéraires.

Comme cette dernière, notre critique fut tour à tour libéral, positiviste, janséniste, capitaine au long cours, tonnelier, emprisonné pour dettes et garde national. Et c'est après avoir passé par tous ces avatars, après s'être allumé à tous les lumignons de la philosophie mnémoniste que, sur le tard, il vint à l'étude des maîtres du romantisme.

Vous souvient-il des lamentations de Graziella, de ces pages, remplies d'une ferveur sacrée et profane à la fois, où frémissent l'âme d'Euripide et la guitare de Figaro ? Vous n'avez sans doute pas oublié avec quelle énergie, dans *Le Fils du Dernier des Abencérages*, Chateaubriand conduit comme par la main notre pensée au-dessus des souffles mauvais, vers un flambeau qui ne doit pas s'éteindre ?

Ce flambeau, vous l'avez deviné, mesdemoi-

selles, c'est l'Art de comprendre les grands écrivains. Et si l'on peut reprocher à Lemercier d'avoir parfois manqué aux règles du savoir-vivre, doit-on du moins ne lui pas méconnaître le mérite grand de s'être répandu dans ses livres au point de nous faire abreuver aux sources de l'inspiration romantique.

De la méthode, n'en déplaise à ses détracteurs, il sut n'avoir cure. Et c'est justement grâce à cette absence de système qu'il put, embrassant d'un regard génial toute la littérature romantique, depuis le *Serment de Strasbourg* jusqu'à l'*Ubu-Roi* de Jarry, poser les prémisses de cette synthèse littéraire qui nous permet de comprendre les époques et de compénétrer les relations qu'elles soutiennent avec les aspirations infinies de notre misérable et grande nature humaine.

Que si l'on m'objecte son style, nous dirons que le style n'est pas l'homme bien que, presque toujours, nous sommes prêts à l'admettre, l'homme soit le style. Il écrivait comme il pensait et, de préférence aux vains ornements de la pensée, il s'attacha au solide de l'écriture, par quoi se firent toujours remarquer ses articles tant qu'il fut à la *Revue Béotienne*.

Aussi n'en est-il que plus regrettable qu'un

penseur si profond ne se soit pas attaché avec plus d'âpreté à découvrir sous le voile des symboles, les vérités essentielles qui sont le condiment de l'esprit. Et c'est ce qui fera que son œuvre jamais ne pourra servir de guide à ces âmes délicates qui voient dans les lettres autre chose que la richesse élégante et somptueuse du verbe. S'il eut été un chercheur du vrai, de ce vrai qui est toujours vrai sous toutes ses formes, quelles qu'elles soient, il eut compris qu'il ne suffit pas d'être pessimiste à quarante ans pour enseigner aux autres l'art du bien-manger littéraire.

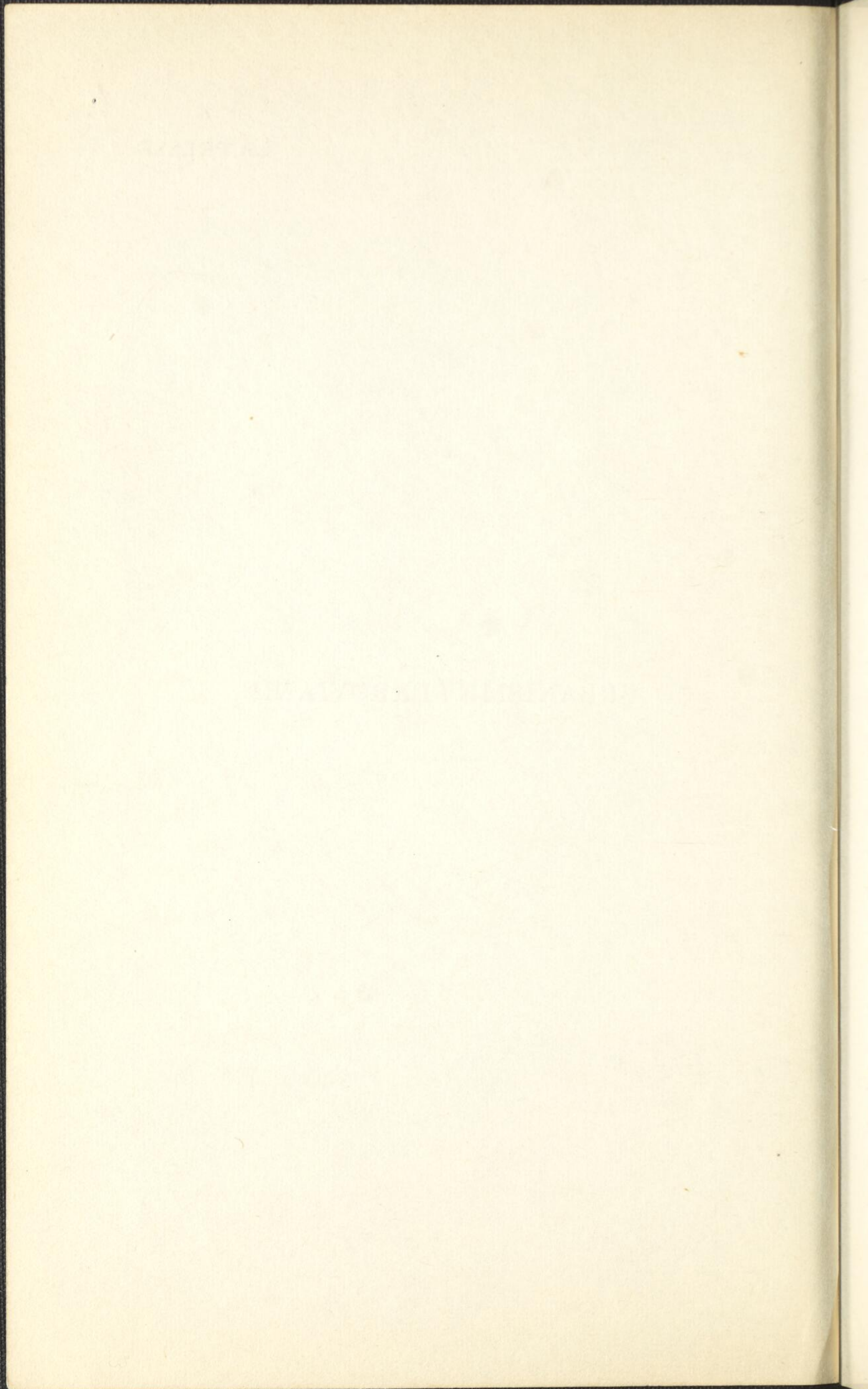
Et c'est ce qui nous empêchera ce soir, en terminant cette ultime dissertation, de bénir entièrement l'influence que Hippolyte Lemercier eut sur la génération d'avant-hier, et qu'il n'aura sans doute pas sur celle d'après-demain.

CAMILLE ROY

LA PRESSE

URBANISME FERROVIAIRE

---



## LA PRESSE

Montréal, 29 février 19..

La neige est tombée, abondante et blanche.

\* \* \*

Les arbres du Champ de Mars et notre antenne elle-même étaient couverts ce matin d'une couche immaculée et soyeuse.

\* \* \*

Les sports d'hiver et le commerce des lainages, si languissants cet été, vont s'en donner, croyons-nous, à cœur joie. Nous en sommes aises.

\* \* \*

Le lâche assassin du malheureux syrien Sidi-Mohammed-Ben-Godo a payé ce matin à l'aube naissante sa dette à la société. Il est bon que, de temps à autre, soient données aux perturbateurs de la paix publique, de ces grandes et terribles leçons.

## URBANISME FERROVIAIRE

Depuis plus d'un quart de siècle déjà, notre cité est dotée de tramways électriques. Tous les visiteurs de la troisième ville française du monde admirent à l'envi l'excellence de ce service. Néanmoins, convenons entre nous que certaines améliorations ne seraient pas impossibles.

L'industrielle population du quartier Saint-Jean-Baptiste, (où LA PRESSE compte de si fermes soutiens), se plaint non sans raison, de l'insuffisance relative, disons même absolue, sinon plus, du nombre des voitures qui circulent rue Rachel. Cette artère, on ne l'ignore pas, est la principale voie reliant les quartiers israélites de l'Esplanade aux pelouses si canadiennes-françaises du Parc Lafontaine.

On peut se demander si un intervalle de deux heures et demie entre chaque voiture est vraiment adéquat. Ne pourrait-on pas dans chaque sens, mettre à la suite l'une de l'autre, au moins trente-quatre voitures de modèle plus récent ; cela ferait, au total, près de soixante-huit, croyons-nous. Le service, de la sorte,

serait ramené à quatre minutes et un tiers. Et, autre avantage précieux, grâce à ce grand nombre de véhicules, les voyageurs montant au Parc Lafontaine par la porte arrière du dernier tramway, n'auraient qu'à descendre par la porte avant de la première voiture pour se trouver immédiatement boulevard Saint-Laurent.

Cette suggestion pourrait, il nous semble, être appliquée graduellement au réseau tout entier. Il est même possible, grâce à ce procédé, d'envisager dès aujourd'hui la suppression des roues des tramways. Il en résulterait, par l'abolition subséquente des banquettes et des cloisons intermédiaires, un immense couloir.

Si l'on pratiquait en outre de chaque côté de ce qui resterait ainsi, une passerelle surélevée d'environ six pouces, il deviendrait aisé d'aménager à l'intérieur de ce couloir, entre les passerelles, deux bandes de fer parallèles sur lesquelles il ne resterait plus qu'à faire courir, de dix heures en dix heures, des wagonnets munis de sièges.

Ainsi serait résolu, sans coup férir, l'épineux problème de la congestion du tramway.

A nos édiles d'y pourvoir.

Le premier volume de ce recueil est consacré à l'étude de la question du travail. Il est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'étude de la question du travail en France. La seconde partie est consacrée à l'étude de la question du travail dans les autres pays de l'Europe.

Le second volume de ce recueil est consacré à l'étude de la question du travail en France. Il est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'étude de la question du travail en France. La seconde partie est consacrée à l'étude de la question du travail dans les autres pays de l'Europe.

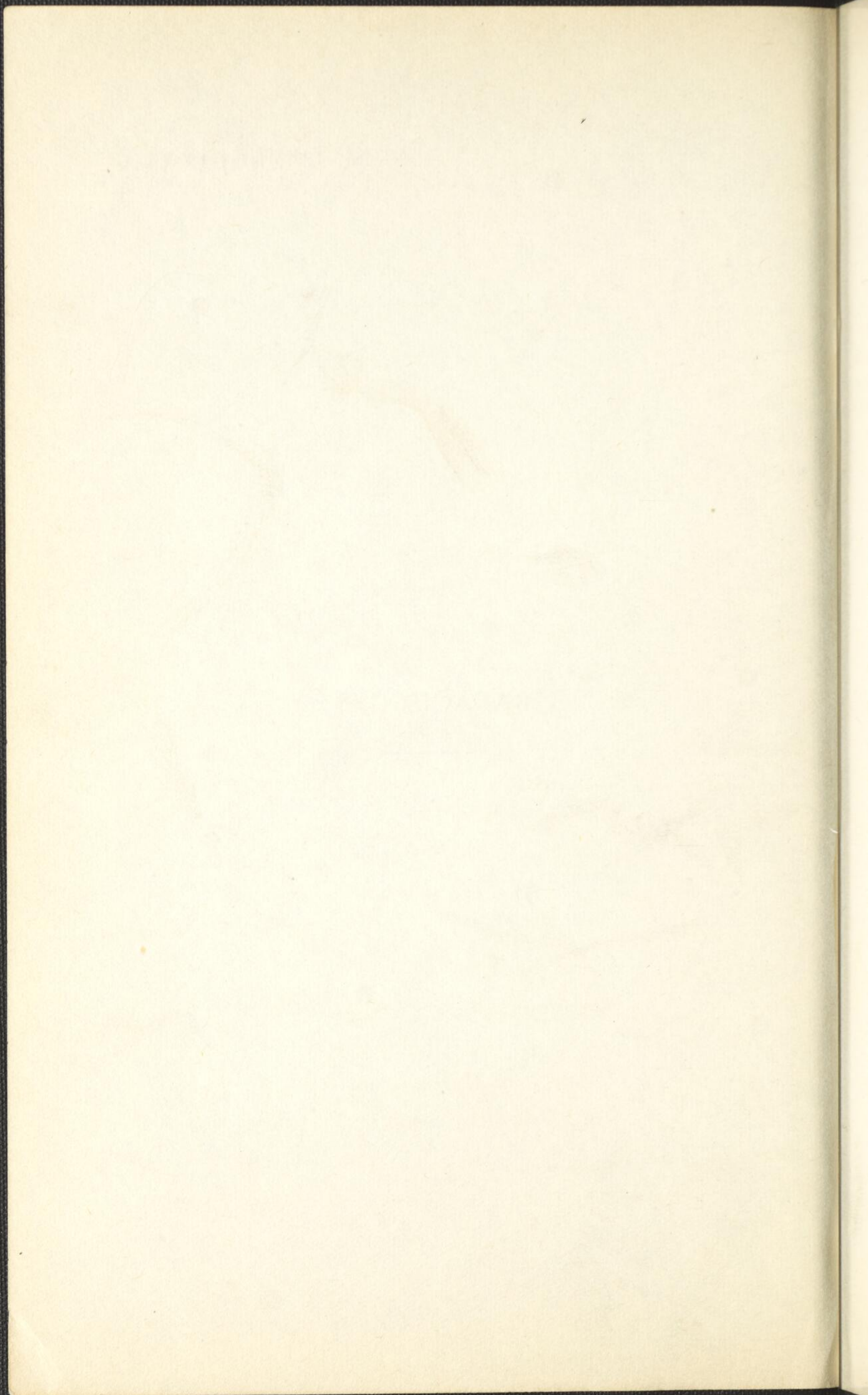
Le troisième volume de ce recueil est consacré à l'étude de la question du travail en France. Il est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'étude de la question du travail en France. La seconde partie est consacrée à l'étude de la question du travail dans les autres pays de l'Europe.

Le quatrième volume de ce recueil est consacré à l'étude de la question du travail en France. Il est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'étude de la question du travail en France. La seconde partie est consacrée à l'étude de la question du travail dans les autres pays de l'Europe.

M. L'ABBÉ GROULX

RABÂCHAGES

---



## RABÂCHAGES

Ce soir-là, à la fin du souper, *Pepère* essuya religieusement avec une *lichette* de *galette au beurre* un *restant* de mélasse qui noircissait le fond de son assiette renversée pour le dessert. A ce geste, les vingt-quatre enfants et soixante-et-onze petits enfants qui formaient autour de la table en bois rond une couronne parfumée et joyeuse, sentirent qu'il allait se passer quelque chose. Car c'était le geste préféré de l'Ancêtre aux moments graves de la vie familiale. *Mémère* s'essuya la bouche avec sa jupe en *bouragan*, solide et plus belle en sa simplicité que toutes les mousselines et les falbalas des dames de la ville. Car depuis onze générations on se la repassait, inusable et traditionnelle.

*Pepère*, lui, sortit de sa culotte en *corderoi* une *torquette* de tabac rendue respectable par la caresse des mains campagnardes et dorée au bout

par la morsure répétée de toutes les bouches du rang. Il se tailla une généreuse *chique*.

Un recueillement descendit sur la cuisine et le *tambour*, pareil à celui qui règne quand monsieur le curé monte en chaire pour le prône du dimanche. A la faveur de ce silence, on entendit tous les bruits nocturnes de la ferme : voix de l'écurie, voix de l'étable, voix de la *soue*, voix de la *shed*. On reconnaissait les *taurailles* à la mélancolie de leurs meuglements ; les moutons, à leur timbre mal assuré ; et les goretts au sérieux de leurs exclamations assourdies. La vieille Grise, la *jument de garçon* du Vieux, se taisait, elle, à son habitude. En effet, elle était partie, quinze ans auparavant avec *l'acheteux* de guenilles et n'était plus revenue, désertant ainsi le terroir natal pour le luxe trompeur de la ville.

« C'est à *soèr* qu'on s'*nettèye* », fit l'Ancêtre.

Vous autres, beaux messieurs de la ville qui me lisez, vous ne savez pas ce que c'est que le grand *nettèyage*. C'est pas qu'un petit *barda*, je vous prie de le croire. Dans le *rang Vide-Poche*, derrière le grand *trécarré*, ce rite accompli deux fois l'an, à la Noël et après les foins, a gardé sa véritable importance. Fidèles aux traditions ancestrales, nos Habitants ne voudraient pas se servir de cette espèce de liquide bizarre

qui coule de vos *champlures*. Il leur faut la bonne eau du bon Dieu dont, en sachant la valeur, ils usent avec économie.

L'Aïeul continua au milieu du silence ému : « Toé, Paméla, va *qu'ri* un *siau* d'eau. Comme le bon *Ieu* a été *flush* c't'année et qu'i nous a *enwoyé* les trois *bessons* de Belzémire, j'*pense pas* qu'i' aye de l'eau *d'resse* de l'année passée, à c't'heure. Et *pis*, si on l'*use* pas toute, tu la *gâderas* pour la *couquerie* ! »

Paméla se leva avec la conscience d'accomplir une fonction traditionnelle et sacrée que tous les vieux, ceux qui avaient défriché, *sumé*, *rapail-lé*, *enfiroutapé* la terre avant le *père* et le *pepère*, avaient fidèlement accomplie dans le passé, aux mêmes époques et avec la même eau. La *brimballe tintinnabula* sur le *paleron* de la *gaule* et, par *adon*, la *bistaque* du *branleux* se mit à *bretter* en *forfignant* le long de la *grémille* du *varjet* qui était un peu *éclanche*.

Sans qu'il fut besoin d'un ordre du *père*, le *p'tit dargnier*, le *gnochon*, comme on l'appelait, sortit de son *ber* et commença de lui-même à se dévêtir.

Il ôta d'abord sa *tuque de laine caille*, puis son *capot* d'étoffe du pays et sa robe de baptême, car, né d'une race fière, béni dès son berceau, chez

lui comme chez l'érable, la valeur n'attendait pas le nombre des années. Pendant ce temps-là, *Memère* avait rajué d'aveindre du fond d'un *cabaneau* le baquet à lessive. Quand l'eau pure eut, lente, rempli le vaisseau où avaient été lavés les *garibaldis*, les *tourmalines*, les *nuages* et les *câlines* de tant de générations nourries de *beans*, de *soupane*, et d'*oreilles-de-crisse*, l'Aïeul s'assit.

L'un après l'autre, comme au bon vieux temps, tous entrèrent dans le baquet, depuis le plus petit, *Vannutelli*, en passant par *Arménia*, *Congressa*, *Ti-Pit'*, *Wolfred*, *Vincent-Ferrier*, *Marc-Aurèle* et *Polion* (deux bessons, *ceusses-là itou*), *Jean-Mozart*, *Tharcisius*, *Trefflé*, *Dollard*, *Créoline*, et *Jean-Baptiste de la Salle*. *Vénérie* à *Ti-Phonse*, qui ne se sentait pas en *trime*, obtint du chef de famille la permission de s'abstenir. C'est elle qui tenait le *rouleau* pour *essuyer* les petits. Successivement, tous entrèrent dans le baquet patriarcal dont les ais semblèrent tressaillir d'aise en les recevant dans ses flancs hospitaliers.

Quand *Memère* à son tour sortit de l'eau, *Pe-père* se dévêtit. Il ôta sa *ceinture fléchée*, son *coat*, son *rasetrou*, sa *bougrine* et ses *suyers d'boeu*. Ses gestes avaient la noblesse du geste auguste

du semeur. Chacun se recueillit et fit cercle autour de sa tête blanchie par les ans et de ses pieds devenus semblables au terroir généreux qu'ils avaient si longtemps fécondé.

Lorsqu'il laissa tomber sa bretelle avec la précision du laboureur qui guide le soc d'une main ferme, on sentit la bretelle de toute une race qui tombait *quand et la sienne*.

« *Baisse le blagne, sacré bateau !* » fit-il d'une voix brève et grave. Puis, lentement, il pénétra dans le baquet qui gémit de plaisir sous son poids. La camisole enlevée laissa voir deux bras *narveux* et noueux comme les racines de *l'érable-à-Giguère*, un torse aussi massif que les Laurentides natales et comme elles couvert d'une vigoureuse frondaison.

A ce moment, sentant passer sur leurs têtes, avec celui de l'Aïeul, le souffle de l'âme nationale, tous les rameaux de ce tronc magnifique se mirent à tressaillir soudain d'une allégresse spirituelle qui anima leurs voix douces et sonores, qu'ils essayaient de rendre énergiques et frêles :

« Ils ne l'auront jamais (*bis*)  
L'âme de la Nouvelle-France ;  
Redisons ce cri de vaillance ;  
Ils ne l'auront jamais, jamais. »

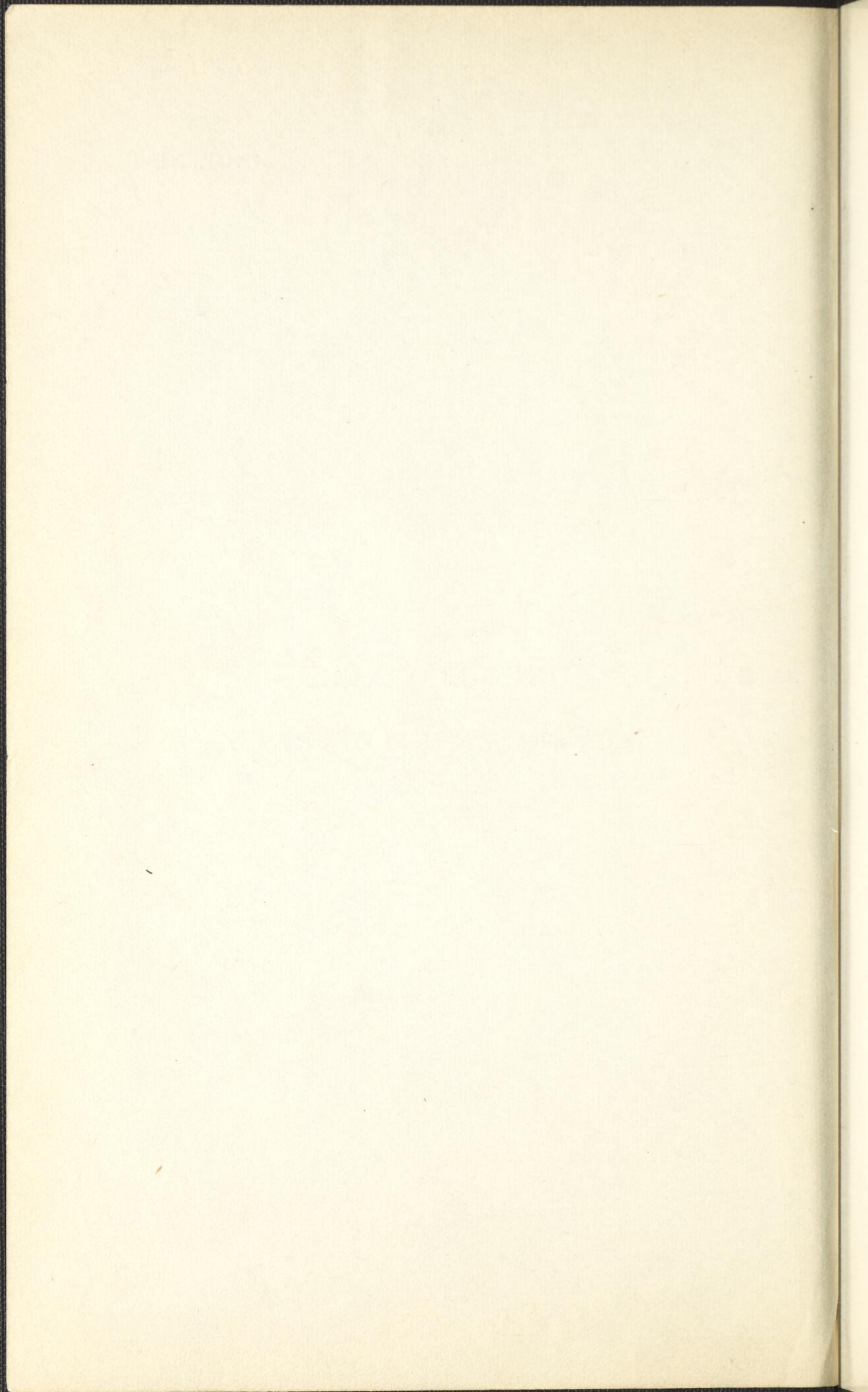
Les voix étaient fausses mais justes. Les voyelles et les consonnes allaient frapper les solives *emboucanées*, tombaient sur le poêle à *trois ponts*, passaient de là sur le *side-board* et pénétraient le cœur de toutes ces *junesses* comme une sève vigoureuse dont ils se sentaient prêts à éclater. Et le vieux, auréolé de sa chevelure et de son *pinch* de neige, les yeux fixes, les narines frémissantes, les mains étendues comme pour bénir sa semence, les pieds dans le baquet familial, écouta retentir à ses oreilles *enfardochées* le vibrant et magistral Appel de la Crasse.

LIONEL GROULX

MADELEINE

UNE MÉCONNUE :  
LA FEMME DE LETTRES

---



UNE MÉCONNUE :  
LA FEMME DE LETTRES

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir dans notre entourage d'apitoyantes et lamentables misères. Heureusement de nobles femmes de la société ont fondé ces admirables institutions qui s'appellent : « L'Amie du Pain », « La Ligue contre la Vivisection des Lombrics », « La S. E. P. » enfin « La Société pour la Protection, l'Instruction, l'Instrumentation et l'Aménagement des Enfants Infirmes, Idiots et Malchanceux ».

Elles ont mis dans ces œuvres tout leur dévouement et tout l'argent du public. Le succès a répondu à leurs efforts car ce que femme veut, Dieu le veut. Leurs activités sont inlassables au service des miséreux. Elles se condamnent à de longues soirées où, consentant à revêtir des costumes simples qui leur rappel-

lent leurs origines modestes, elles s'exposent avec abnégation à tous les regards. Encore si le silence venait récompenser leur dévoûment ! Mais il faut que dès le lendemain leur humilité subisse l'étalage de leur nom et de leur toilette dans les colonnes des journaux. Voilà comment chez nous la vertu est reconnue !

Or malgré cela, je viens aujourd'hui demander à nos Petites Sœurs des Pauvres mondaines, à nos inlassables visitandines, j'ai dit aux dames patronnesses qui ont toujours travaillé avec tant de succès, de donner encore un peu de leur temps si précieux à une œuvre plus admirable que les plus admirables, plus délaissée que les plus délaissées. A toutes celles qui répondront à mon appel, je ne puis guère promettre comme salaire qu'un large accès aux *Carnets Mondains* ; toutefois, aux dix zélatrices qui se seront le plus dévouées à faire sortir de ses langes l'Oeuvre que nous avons conçue, nous offrirons comme prime le magnifique volume de notre collaborateur, M. Robert : *La Bêtise au Miroir du Journalisme Canadien-Français*.

Mais j'entends déjà votre question. Plusieurs correspondantes d'ailleurs m'ont soufflé dans l'*Entre-Nous* qu'elles brûlaient du désir de connaître le menu détail de cette Oeuvre.

La Femme de Lettres, nos lecteurs le savent mieux que personne, n'occupe pas chez nous la place qui lui revient de droit. Et cela dépend de causes complexes, bien qu'assez simples, qui toutes tiennent à une erreur générale de mentalité. La Femme de Lettres est trop souvent obligée de sacrifier son amour de la Littérature à des devoirs pénibles et encombrants, je dirais même indignes d'elle. Il lui faut couramment et positivement s'astreindre à des tâches répugnantes, vaquer aux soins du ménage, élever des enfants ; et cela ne va pas sans que la Littérature en souffre. L'homme, égoïste souvent, ne se rend pas compte que ce n'est pas là précisément une situation intéressante.

Toutes celles qui ont chaussé ce bas bleu qu'on nous jette si facilement à la face connaissent cette angoisse. Elles savent, celles-là, quelle abnégation, quel courage surhumain il faut pour quitter les sphères élevées de la Pensée féconde et fécondante, pour retomber, l'aile brisée, sur l'aiguille à ravauder le pantalon marital. Est-il possible à celles qui tendent l'oreille à la Muse, de prêter la main aux choses vulgaires de la cuisine ? Non ! charmantes lectrices ; et d'ailleurs je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de poétesses ayant su cultiver fructueusement le cordon

bleu. N'a-t-il pas fallu que l'une des deux vies, presque constamment la spirituelle, soit sacrifiée à l'autre ! On nous refuse le droit de laisser brûler le rôti et prendre au fond la sauce ! Est-il rien de plus injuste ?

Il est temps que cela cesse. Ne pourrait-on pas former, puisqu'il en existe même pour les animaux, une *Société Protectrice de la Femme de Lettres* ? La direction d'une œuvre si belle et si méritoire pourrait être confiée à quelques-unes de celles qui ont fait leur preuve et dont la plume bien taillée s'est frayé un passage jusqu'à la notoriété publique. Mais il faut que les autorités et le public s'en mêlent et viennent à la rescousse. Grâce à Dieu, le gouvernement de notre belle province est tout disposé à encourager les mouvements généreux ; le cabinet est ouvert à toutes les organisations féminines. Il devrait être facile de distraire du budget quelques centaines de mille dollars qui, avec un tag-day quotidien, formeraient un fondement solide pour nous asseoir au départ. La générosité publique ferait le reste au moyen de « sauterias » hebdomadaires et de parties de Mah-Jong bi-quotidiennes. Les hommes de bureau, on le sait, accueillent avec une joie toujours nouvelle

---

les gentilles quêteuses de nos organisations.

Cet argent distribué à bon escient permettrait l'attribution à chaque femme de lettres d'une ou de plusieurs dames de compagnie à qui seraient confiés les soins du ménage et l'éducation des enfants ; ce à quoi les maris, bénévoles, ne sauraient s'opposer. Et de la sorte, les Femmes de Lettres canadiennes-françaises, libres de soucis grossiers, sans inquiétudes sur la solution des problèmes domestiques, pourraient mettre à profit les talents et la mission que la Providence leur a si généreusement départis.

Poursuivant notre tâche, désirons donc éperdûment que les moyens soient donnés à nos Femmes de Lettres de continuer à être des écrivains incomparables, des éclaireuses infatigables, afin, comme l'a dit si bien l'une d'elles, « de ne jamais laisser périr en nos sillons magnifiques la semence qu'y jeta une race qui domine le monde de sa pensée ».

MADELEINE

The first part of the alphabet is the most difficult to learn, as it contains the most common letters and combinations. The second part is the most interesting, as it contains the most beautiful combinations. The third part is the most useful, as it contains the most common combinations. The fourth part is the most difficult, as it contains the most unusual combinations. The fifth part is the most interesting, as it contains the most beautiful combinations. The sixth part is the most useful, as it contains the most common combinations. The seventh part is the most difficult, as it contains the most unusual combinations. The eighth part is the most interesting, as it contains the most beautiful combinations. The ninth part is the most useful, as it contains the most common combinations. The tenth part is the most difficult, as it contains the most unusual combinations.

VICTOR MORIN

DISCOURS PRÉSIDENTIEL

---

THE PRESIDENT

DISCOURSES BY THE PRESIDENT

## DISCOURS PRÉSIDENTIEL

Monseigneur,  
Monsieur le Lieutenant-Gouverneur,  
Monsieur le Maire,  
Messieurs les Consuls,  
Mesdames, Messieurs.

Il me faut avouer en commençant cette improvisation, que j'étais loin de m'attendre, en arrivant ici, à l'honneur que me fait le Local numéro 47 du *Syndicat catholique et national des Barbiers-Unis*, honneur tout à fait inattendu, honneur qui arrive à l'improviste, honneur auquel... je dois le dire... je trouverai difficilement place sur mes faibles épaules déjà si encombrées; honneur, laissez-moi vous l'avouer, qui m'étonne sans me surprendre, et..... me e e e sur... surprend sans... an... m'étonner.

Et puis, je dois confesser que cette modestie si justement louée par vous tout-à-l'heure, fait que je ne comprends pas encore pourquoi vous m'avez fait l'honneur de m'élire à la présidence d'honneur de votre admirable syndicat. Le public, sans doute, le comprendra mieux que moi. Avez-vous voulu par là, messieurs, honorer en

moi le président de notre *Société Nationale Saint-Jean-Baptiste* ? le président de la docte *Société des Antiquaires et Numismates* ? le président de la *Société des Auteurs canadiens* ? le président de la *Chambre des Notaires* ? le président du *Comité du Monument aux Patriotes de 37* ? le président du *Comité pour l'Erection de la Croix du Mont-Royal* ? le président du *Comité pour le Choix du Site du Monument à Louis Hémon* ? le président du *Comité du Livre d'Or du Peuple Canadien-Français* ? le président de dix... que dis-je,... de cent autres sociétés ? Je ne sais.

Il me semble plutôt, si j'ai bien compris, ce qui n'est pas sûr, que l'honneur s'adresse au président universel, au président des présidents, au président-né. Je le puis avouer sans immodestie, seuls les barbiers et les pompiers m'avaient oublié jusqu'ici. Je ne doute pas que ces derniers, reconnaissant comme vous que je suis des leurs, ne vous emboîtent le pas avec la célérité qui les caractérise. Encore une fois merci messieurs,... messieurs,... merci.

Je saurai être, et votre précieuse collaboration me sera d'un précieux secours, je saurai être, dis-je, avec l'aide de Dieu, je saurai être, enfin, bon raseur parce que bon numismate, comme je fus

---

bon numismate parce que bon notaire, bon notaire parce que bon antiquaire, bon antiquaire parce que bon homme de lettres, bon homme de lettres, parce que bon chrétien, bon chrétien parce que bon patriote, bon patriote parce que profondément et irrévocablement attaché du plus profond de mon être à nos institutions, à notre langue et... et... à... nos droits, à nos droits; je me suis toujours efforcé de maintenir bien haut dans la verdure de l'idéal les clochers qui sont les oasis de la religion et de la paix publique dans ce pays où la concorde entre les races, concorde, messieurs, je ne crains pas de le dire, qui est... l'entrepôt où se conservent toujours fraîches les vertus ancestrales acquises au prix du sang de nos missionnaires et de nos martyrs, qui plantèrent jadis au milieu de notre grand fleuve une croix féconde dont les rejetons vigoureux ontensemencé le ciel de la patrie canadienne d'une tradition... eu... d'une tradition... glorieuse entre toutes, cimentée dans le respect de l'individu, de la famille et de la société... et de la société... quoi qu'il en soit.

La province de Québec, la bonne province de Québec, la bonne vieille province de Québec est toujours ici. Assise aux bords des flots sur le

roc laurentien où, par un dessein où se reconnaît le doigt de Dieu, elle demeure en dépit des efforts forcenés de ceux qui veulent proscrire des lèvres des petits enfants de l'Ontario la langue que Louis Hébert apporta sur nos bords dans les plis du drapeau fleurdelisé. Papineau disait en 1837, et moi-même je le redis après lui, en parlant de Dollard et de ses compagnons : « Vaincus ? Messieurs, vaincus, eux ? Ces dix-sept braves ne le furent jamais ! »

Oui, l'ère des Marquette et des La Vérendrye n'a pas fini d'être chantée. Dollard, voilà ce qui sera toujours le symbole de notre race.

Car en ces temps difficiles où nous vivons, où la foi de la jeunesse court de si grands dangers par les mille tentations du théâtre immoral et du cinéma provocateur, par les tournois de boxe et de lutte où s'exhibe dans sa nudité la chair humaine, il convient plus que jamais que tous ceux qui comme moi ne craignent pas de montrer leurs couleurs à la face des oppresseurs de notre race ; il convient, ai-je dit, de marcher la main dans la main et bannière au vent pour accomplir la mission providentielle qui est la nôtre sur cette terre d'Amérique. Nous étions soixante mille en 1760 ; j'irai même plus loin et je dirai : Nous étions... personne en 1560. Nous

---

sommes aujourd'hui trois millions. Cessons nos luttes fratricides, unissons-nous. Unissons-nous aux hommes de notre race, unissons-nous aux femmes de notre sang. Et contre le flot meurtrier des corbillards blancs, opposons une digue de berceaux de même couleur.

J'aurais voulu, messieurs, vous entretenir plus longtemps ; mais je m'étais promis de ne dire que deux mots. Néanmoins qu'il me soit permis, oui, qu'il me soit permis, devant une assemblée aussi éclairée sur les destinées futures, je dis futures, — devrais-je dire futures ? — d'un peuple né d'hier mais qui grandira car il est canadien, c'est-à-dire héritier d'une longue tradition d'honneur, de cet honneur que nos arrière-grand's-pères buvaient au sein maternel, préservé, grâce à l'inlassable dévoûment de notre clergé, du souffle impur de la Révolution ; grâce aussi, disons-le avec orgueil, à la conquête conçue dans le sang de Wolfe et de Montcalm, que rien n'empêchera le président et les membres du Local... Local... 67... pardon, du Local 47 des Fermiers... pardon... des *Barbiers Unis du Syndicat Catholique et National*, oui catholique et oui national, d'apporter leur obole à l'œuvre magnifique de l'érection qui se fera bientôt sur le Mont-Royal.

Au soir de ce tournant de notre floraison nationale une aurore féconde insuffle un sang nouveau aux trompettes qui applaudissent à notre entrée dans la carrière ; quand nos aînés n'y seront plus, nous baisérons sur le sol leur poussière. Mais nous moissonnerons dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs. Sachons ne jamais oublier que notre histoire écrin de perles ignorées est une épopée des plus brillants exploits, et notre sol... ms marah r sarad mah ra mthm... PATRIE... mat haf ha m att ham admtr mar oira CATHOLIQUE ET FRANCAIS TOUJOURS... rat ha forth afol ardo far farhm CLOCHERS DANS LA VERDURE... farhm ab ao moda aftr am narfr REGLEMENT DIX-SEPT... rad har dani majoinhs JEANNE MANCE... dar hdiao la framio thia canor... CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE.... dar daro oda ortha fard.... JE ME SOUVIENS.... rat in afriol da PLAINES D'ABRAHAM..... ni darela in qua lionati NATIONAL..... bah rt am na folam.... NATIONAL.... bira damaram adfr mo gfaiam.... NATIONAL.... vam ah frlom dam.... MOUTON.

VICTOR MORIN

MARCEL DUGAS

LE SILENCE M'A PARLÉ . . .

---

MARSHALL DICKER

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

LE BUREAU DE LA PAIX

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

## LE SILENCE M'A PARLÉ . . .

*Pour un cinéma odorant et sournois, où les esprits de nos contemporains dansent une gigue impromptue sur des chevalets incertains et problématiques.*

Une fois de plus, le monstre ondoie et se crispe dans l'attente des sensations promises par les taches multicolores qui scintillent aux réverbères de la nuit municipale. Il frémit de toutes les ocelles diaprées que lui tressèrent les modistes d'Outremont et les architectes des babels vestimentaires. Le monstre dort, ou paraît dormir.

Au-dessus de lui s'aplatit le manteau nocturne que soutiennent, humaines stalagmites, des cariatides couvertes des blasphèmes de la poussière et que violentent les regards des mazdas

lubriques. Elles se superposent ainsi par le miracle des érections ligneuses que dressa jadis un magique et introuvable Titan.

Entre le monstre et le symbole, entre Macbeth et Scaferlati, règne encore le voile immobile, lové tout à l'heure, mais tache sanglante où s'écrasent la joie et les larmes et qui menace de son étreinte le plaisir promis à ces Tantales.

Derrière lui s'annonce la farce. Paillasse rit et se désosse ; il se prépare au repas de l'esprit où un roi Lear de contrebande offrira à ce monstre aux mille oreilles et aux mille yeux sa chair, la pulpe de ses doigts roses et son chapeau haut-de-forme.

Mais les tréteaux et le minotaure ne communient pas encore selon le sang. L'aube exaspérée de chrysoprases où bostonnent parfois des cothurnes alangouris, n'a pas encore clamé la victoire de la vie sur l'au-delà. J'attends de toutes mes fibres l'explosion sardonique des ocarinas et les filigranes morbides où se lamentent les élusions strangulées naguère.

Le monstre se pâme sur la moiteur des soies ponceau. Il sait que tout à l'heure, quand Paillasse offrira ses balafres aux genoux qui l'attendent, les calorifères hermétiques auront revêtu la tunique outragée et le masque d'Aris-

tophane. Pourtant il s'irrite, il se câbre, tels les cierges qu'au couchant les barques dressent sur la mer ; il se concentre et se dilue, se préparant à l'évanouissement des péroraisons terminales. Là-haut, un monstre secondaire et tout pareil, fait choir avec la cruauté habituelle aux humains, les fruits mûrs de la sagesse des nations. Et lui, pantelant, se laisse assaillir et dénuder par les harmonies essentielles, annonciatrices des ultimes damnations.

Au dehors, son appendice protéiforme ne cesse de happer au passage les ombres fugitives, comme cet arbrisseau équatorial où les symboles du jour, après avoir papillonné un instant, se vont agglutiner à d'irréparables destins. Elles viennent, ces ombres, troquer leurs sueurs contre le rouge et le noir d'une espérance inespérée. Une à une, souvent par couples, elles se jettent dans la gueule de cette insatiable Pasiphaé que défendent des molosses en habit noir.

Elles y abandonnent un peu du mirage par quoi elles furent séduites et, vaincues désormais, s'abîment en d'identiques soies ponceau, écorchées tant de fois de caresses androgynes. Elles font maintenant partie du monstre. Elles sont sa chair et ses prunelles, elles sont ses écailles

et sa queue. Elles participent au rythme de ses cheveux et s'arc-boutent selon les niagaras que déclenche en ses entrailles le vrombissement des ophicléides.

Dans un instant cherra, vers un ciel bégonia, le linceul empourpré où s'extasient des réclames pâtisseries sous l'égide de cervoises promises aux hommes de bonne volonté.

Alors jaillira hors de ses langes de nuit l'astre multiple aux contours de verre qui, chatouillant les assises de la tenture, la fera bondir, outragée. La farce étalera sa grimace et suspendra ses palinodies aux arcanes de la coupole, comme autant de grappes vénéneuses épinglées à de trop frêles échalias. Macbeth contempera les doigts souillés de sa conscience et déposera, en criant, sur les genoux d'une Célimène épileptique, un ornithorynque, symbole de son âme et de l'univers. (1) Et Paillasse, faisant vibrer l'arc de son rire, vaincra le monstre de sa sagette triomphale.

Ce dernier connaît son destin ; il se ramasse sur lui-même en plis réguliers. Et après que les planches ont trois fois résonné sous le bâton

(1) Cette image se retrouve, presque identique, à la page 12 du même volume. C'est dans toute l'œuvre dugasienne, le seul exemple, croyons-nous, du double emploi d'un même symbole. (Note du scoliaste.)

du régisseur, l'auditoire, monstre désormais dompté, regarde avec anxiété le rideau qui se lève sur la gloire du décor.

NOTE DE L'ÉDITEUR.—*Cette description d'une soirée théâtrale est extraite des pages de garde de « PSYCHÉ A L'ORPHÉUM », paru à Montréal, en 1916. On admirera avec quelle abondance d'images et quelle souplesse de vocabulaire le dernier des symbolistes, qui est en même temps le premier de nos prosateurs, analyse les cinq secondes qui s'écoulent entre l'instant où s'éteignent les lumières de la salle et celui où le rideau se lève sur la pièce.*

The first part of the chapter discusses the importance of the study of the history of the United States. It is a subject that is often overlooked, but one that is essential for a full understanding of the country and its people.

In the second part of the chapter, the author discusses the role of the federal government in the development of the United States. He argues that the federal government has played a crucial role in the country's growth and progress.

The third part of the chapter discusses the role of the states in the development of the United States. The author argues that the states have played a crucial role in the country's growth and progress.

In the fourth part of the chapter, the author discusses the role of the people in the development of the United States. He argues that the people have played a crucial role in the country's growth and progress.

The fifth part of the chapter discusses the role of the future in the development of the United States. The author argues that the future will play a crucial role in the country's growth and progress.

In the sixth part of the chapter, the author discusses the role of the past in the development of the United States. He argues that the past has played a crucial role in the country's growth and progress.

The seventh part of the chapter discusses the role of the present in the development of the United States. The author argues that the present will play a crucial role in the country's growth and progress.

BLANCHE LAMONTAGNE

DERRIÈRE LA MAISON

---

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RESEARCH REPORT

NO. 100

1950

BY

ROBERT H. FERRY

AND

WALTER P. MASON

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILLINOIS

1950

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

## DERRIÈRE LA MAISON

La maison que j'habite est de façade altièrre  
Et cent ans ont passé sur son toit ancestral;  
Elle est solide encore et mire son derrière  
Dans l'immobilité d'un étang de cristal.

Des érables géants lui font une couronne  
De gloire magnifique et de longs cheveux verts,  
Et par les soirs d'été, et par les nuits d'automne  
Le vent y vient chanter quelque couplet amer.

L'eau de l'étang est douce et son onde limpide;  
Sa couleur est pareille au sucre du pays.  
Des eaux que je connais, elle est la plus liquide  
Et le soleil y prend son bain tous les midis.

Son lit est recouvert d'une couche de vase  
Et garde dans son sein un peu de l'habitant,  
Car, c'est le cimetièrre où vont dormir les vases  
Avec les gros souliers qu'on portait au vieux  
temps.

---

Le tambour s'y reflète avec son toit en pente,  
Et le tas de fumier aux reflets purpurins  
En allongeant vers lui sa mamelle géante,  
Sans cesse le nourrit d'un ruisseau de purin.

La corde à linge inscrit son double trait oblique  
Qui semble s'en aller se perdre à l'infini,  
Et les tabliers bleus se balancent, rustiques,  
Comme dans la maison, le ber d'osier bruni.

Lorsque, le soir tombant, se termine la tâche,  
Quand passe sur les prés l'angelus vespéral,  
La chaudière où moussa le suc blanc de la vache  
Vient coiffer les piquets d'un casque de métal.

Tout au fond du jardin, la pudique cabane  
Se dessinant en noir sur le vaste horizon  
De son oeil losangique, en la nuit diaphane,  
Regarde tour-à-tour le ciel et la maison;

Et dans le grand silence, alors que le mystère  
Des germinations s'accomplit dans les champs,  
De voir là, réunis, les piquets, les chaudières,  
La cabane, l'étable et tous les bâtiments,

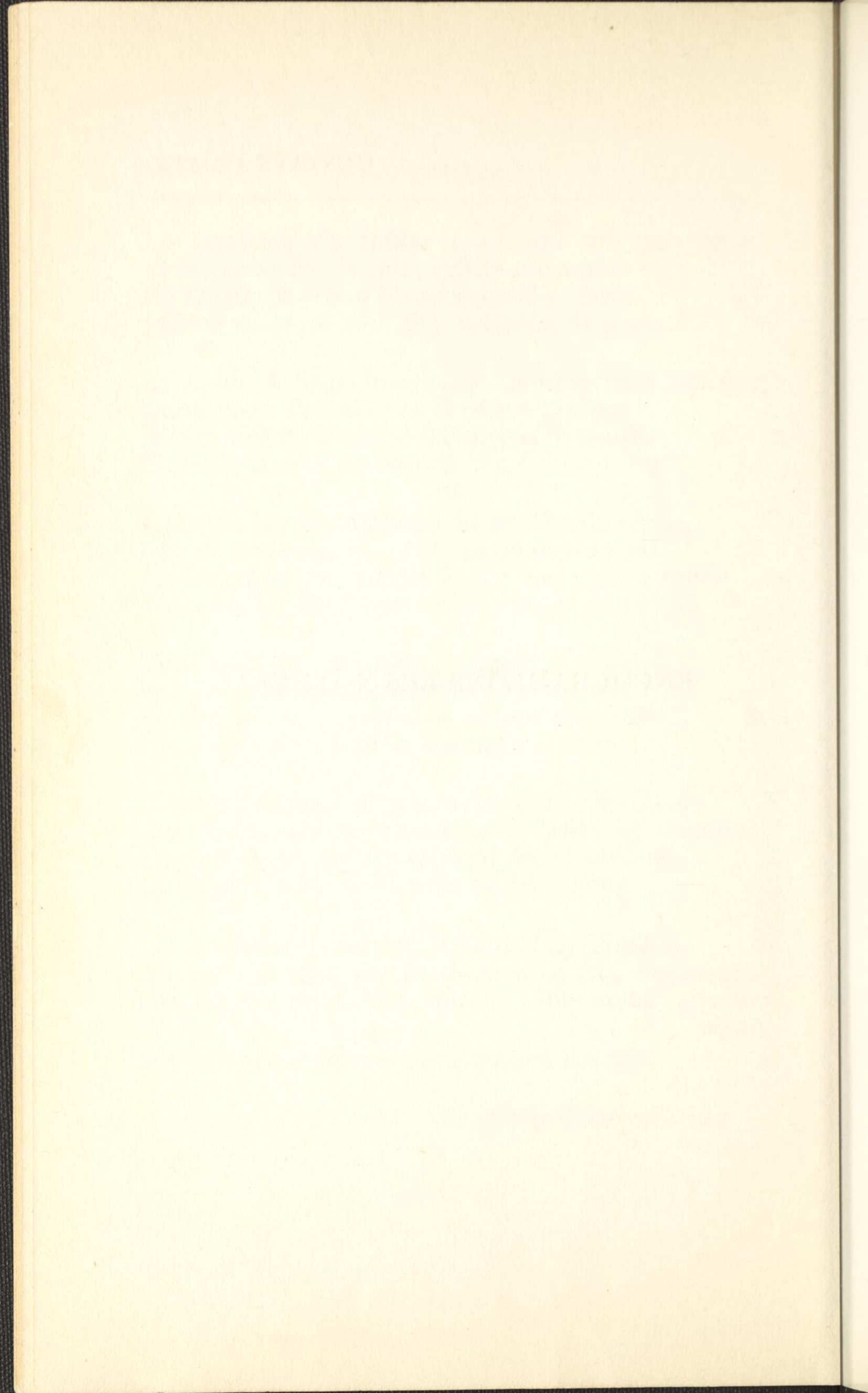
Les moutons, le fumier, le centrifuge austère,  
Auprès du toit qui fume ainsi qu'un encensoir,  
On dirait, rassemblés autour du vieux grand-  
père,  
Les enfants endormis par l'oraison du soir.

BLANCHE LAMONTAGNE

GUSTAVE COMTE

ENCOURAGEONS LES NÔTRES !

---



## THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA

### ENCOURAGEONS LES NÔTRES !

Je sortais l'autre jour de la synagogue juive de la rue Stanley, où j'avais été entendre « l'obercantor » judéo-ukrainien Mischa Kalkutha, avec un ami, grand mélomane comme moi.

Le concert fut réussi.

A la sortie de la synagogue juive de la rue Stanley où s'étaient produits des baisers de rideau sollicités, demandés et même réclamés à la foule des enrichis de la Nouvelle-Jérusalem, en quoi s'abritent dans nos malheureuses rues, pourtant si canadiennes-françaises, et aux noms de saints qui respirent le bon parfum de chez nous, mon ami, très versé, comme je l'ai dit plus haut, dans la musique classique, moderne et autres, s'écria.

Il désigna du doigt la foule qui évacuait :

— « Non, mais, n'est-il pas à pleurer aux cons-

tatations d'une comparaison qui s'impose, — je le remarque, depuis 1859 — sur l'art chez les nôtres ? »

— « Comment ! nous avons des artistes vocaux, instrumentaux, etc., ils sont supérieurs par-dessus tous ces étrangers venus on ne sait d'où. Ou plutôt on le sait trop. Ou même on n'en sait rien. Si on doit le savoir jamais. Tenez, par exemple, Maria Chapdelaine, sur qui je ne veux pas m'étendre, nourrie avec tous les dons de l'esprit et vocaux, notre grande prima-dona. Cela me donne mal au cœur ! Aie ! Aie ! »

— « Mais, connaissez-vous Gaspard ? » reprit mon ami.

— « Comment donc ! Comment donc ! » que je lui répons. « Je ne connais que lui ! Consciencieux, probre, intelligent, subséquent, versatile, muni d'un physique que lui envie les chanteurs de *La Scala* de Naples et du *Rahat Loukoum* de Smyrne, il est le type du prototype du jeteur de semence de bon art au milieu de l'esprit de nos compatriotes décriés.

Et il meurt de faim.

... Et on l'emprisonne.

Et on le persécute, par l'effet que la modicité de ses ressources naturelles et artistiques dou-

---

blée du peu de générosité d'un public rétréci et indifférent, ne lui permet pas à lui, qui étant vulgarisateur et infatigable pèlerin d'Art, de payer la licence à laquelle, par une loi désuète, sont forcés nos artistes locaux.

Ah ! s'il était Chaliapine ou la Malibran, l'idole de ma jeunesse. Les gros bravos tomberaient en averse sur sa tête. Ah ! mince alors ! Mais il est des nôtres, et voilà !

Voyons, M. David, un mouvement. Quand le verrons-nous, sa bourse à la main, s'embarquer ailleurs que dans la patrouille ?

Pauvre grand Gaspard Petit... !... !

GUSTAVE COMTE



ÉDOUARD MONTPETIT

LE RÔLE SOCIAL  
DU GARDIEN DE LA PAIX

---

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON

COURS DE CIVISME

ONZIÈME CONFÉRENCE :

## LE RÔLE SOCIAL

### DU GARDIEN DE LA PAIX

S'il est vrai, mesdames, que la société ait pour mission de nous rendre la vie plus facile, plus agréable et plus sûre, elle a le devoir de choisir certains membres de la collectivité et de les préposer au maintien de la paix publique. L'économiste écossais Mac Stopcocke, après Locke, constatait déjà dans son étude sur « *Les actions suppositives au temps du roi Canut* », le rapport pourtant évident qui existe entre la taille du gardien de la paix et le chiffre de la criminalité ; on conçoit en effet que les mœurs soient d'autant plus hautement policées qu'est plus haute la stature du policier. Il y a là, mesdames, un de ces petits phénomènes que nous cô-

toyons tous les jours sans y attacher l'importance qu'ils méritent. Le rôle de l'économiste est précisément de mettre en relief ce qui, n'ayant en soi que peu de valeur, n'en prend que par l'autorité de celui qui s'attache à lui en trouver.

Les sociologues, gens dont la mission est justement d'expliquer les aphorismes et de démontrer les évidences, les sociologues, dont les plus célèbres furent au dix-huitième siècle Joseph Prud'homme et Hégésippe Simon, n'ont pas manqué de tirer tout le parti possible du prestige de l'uniforme *constabulaire* (excusez l'emploi de ce terme que nos journaux, éducateurs du peuple, ont fait passer dans la langue). Mais vous me direz peut-être si, pour une fois, vous osiez parler, que si la société avait toutes les vertus que nous lui avons reconnues au cours de ces conférences, point ne serait besoin de gardiens de la paix. Evidemment. C'est un de ces cas, oh ! combien nombreux, dont nous, économistes, avons toujours d'autant plus cherché l'explication que nous la devinions plus inexistante.

Au lever du jour, mesdames, quand vous rentrez chez vous après un bal de charité, vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il adviendrait de vo-

tre personne, de votre bourse, de votre honneur peut-être, si l'organisme social n'avait pourvu à votre sécurité ? Quelques-unes, oh ! pas d'entre vous, pourraient me répondre : « Mon âge me met à l'abri ». D'autres me diraient : « Je ne prends pas de bourse la nuit dans la rue ». C'est sans doute aussi ce que m'eût dit la mère des Caraïbes que ses filles trouvèrent un beau matin volée, violée, assassinée sur la voie Urinaire entre le Colisée et le Trianum. Un mot tracé sur le sable par un doigt moribond que la noble patricienne avait trempé dans son sang livra à ses enfants et au siècle un avertissement salutaire : « Polliceor ! » avait-elle écrit. Le mot était bref, mesdames, mais significatif. Il serait cependant messéant de voir là une allusion à la vénalité de la police. Ce que la mère des Caraïbes a sûrement voulu dire, avec la surconcision romaine, l'économie politique vous l'expliquera.

Revenons donc à nos moutons, ou plutôt à nos boutons... d'or. Au moment où je parle, quatorze cent quatre-vingt douze agents de police soit  $0.009875\frac{3}{4}$  agent par cent familles, stationnent, marchent ou dorment dans nos rues. Les uns, debout et en costume blanc de premier communiant, sont chargés de diriger les unes

sur les autres, et toutes sur le piéton, les voitures automobiles. Les autres, comme dit la chanson, « *sont de braves gens qui se baladent tout le temps* ».

Mais cette balade, à la différence de celles des poètes, est facilement intelligible. La grande loi économique du mouvement et du déplacement des voleurs entre ici en oeuvre. L'agent, comme l'étymologie l'indique, est essentiellement actif; mais par un phénomène qui ne se rencontre guère que dans son cas, il est aussi passif; c'est ainsi qu'il peut essuyer sans broncher pendant plusieurs heures les rayons de la canicule ou les douceurs torrentielles de notre joli mois de mai.

Ces préliminaires établis, il importe de considérer quel devrait être l'agent parfait, l'agent théorique, l'agent type, l'agent idéal étudié dans ses différentes manifestations. En principe, l'agent est un être, mais qui n'est pas nécessairement humain, comme le fait remarquer si à propos Montesquieu. Le chiffre indice de sa taille varie entre six et sept pieds selon la latitude et le régime constitutionnel des différents pays; il n'en va pas autrement pour ce qui est de sa spécialisation fonctionnelle. Alors qu'en Pingrèlie et en Koutzo-Valachie on voit prédo-

miner le type de l'agent « giskan », rendu nécessaire par l'iconographie montagnaise de la région; alors que dans les provinces pileuses de Bukovine et de Klyssérine on se trouve en présence de l'agent content; alors que les terres arctiques, qui sont celles de la mort, s'honorent de posséder les seuls spécimens vivants du genre agent Skouque; dans nos pays, en revanche, on rencontre fréquemment l'agent provocateur, l'agent de liaison (très serviable aux dames), l'agent d'armurerie, l'agent d'immeuble, l'agent d'assurance et surtout l'agent volatil dont la caractéristique est de ne jamais être là quand il ne faudrait pas qu'il fût ailleurs. Montréal, je crois, peut se vanter de posséder les plus beaux échantillons de ce dernier genre.

Au fond, mesdames, il serait oiseux de s'étendre trop longtemps sur les parties obscures de l'agent. Vous êtes d'ailleurs, à ce qu'il me semble, suffisamment renseignées pour que vos rapports avec nos gardiens de la paix soient désormais ce qu'ils doivent être, rien que ce qu'ils doivent être, mais tout ce qu'ils doivent être.

Le régime dont nous ont doté les Pères de la Confédération n'a pas manqué de revêtir le modeste sergent de ville d'un costume alterné de

bleu-marine et d'or. Il y a là-dedans, mesdames, un symbolisme profond dont l'économie politique et littéraire peut seule nous donner une explication logique. Je ne tenterai cependant pas de vous en faire l'exposé ce soir; ce sera le sujet de notre douzième et prochain cours où nous examinerons le rôle social du gardien de la paix de façon complète et adéquate. L'heure se termine déjà, le temps s'est écoulé; or vous n'êtes pas sans avoir deviné, grâce à cette intuition féminine que vous possédez à un si haut degré, vous n'êtes pas sans avoir deviné, dis-je, que le temps c'est de l'agent.

Mais ce dont il vous faut bien pénétrer à la fin de ce bref exposé, c'est du fait que, quelque abondant qu'il soit, l'agent ne fait pas le bonheur; et que, dans les nations bien organisées surtout, le bon agent, quoi qu'on en ait dit, n'a pas d'odeur.

EDOUARD MONTPETIT

M. L'ABBÉ BLANCHARD

PRENEZ GARDE!

---

PRENEZ GARDE!

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

## PRENEZ GARDE !

A, AU: Ne pas dire: Je vais à Paris, quand on va au Parc Dominion. Je vais au Cabinet, quand on va au Conseil des ministres.

ACHALER: VOIR ACHALANT.

ACHALANT: VOIR BADRER.

BADRER: VOIR BADREUX.

BADREUX: VOIR ACHALER.

BAISE-LA-PIASSE: Avare, économe, tondeur d'oeuf, Harpagon, Cassandre, Célimène, Polyeucte.

BESTER: VOIR CHATTER.

BRONCHITE CAPILLAIRE: et non pas « bronchite qu'à pris d'air ».

CHATTER, CHAT: n'appellez pas un chat, « chat ». Dites plutôt suivant le sens: un félin, un trou d'aiguille, un enrouement, un petit ami, le roi de Perse, ou autre chose.

DÉCHET (*deck-chair*): siège de pont.

DIRECK (*derrick*): chèvre, femme de mauvaise vie, grue, poule, vache, chameau, cocotte.

ENFIROUAPER OU ENFIRWAPER: zigouiller, trucidier, estourbir, descendre, démolir, passer à tabac, refroidir, expédier (*ad patres*), raser, barber

(d'Aurevilly), faire suer, emmieller, dérouler, enfouir, trouver, canaliser, poser une toiture, éteindre, allumer, purger (une sentence), endosser, mastiquer, accomplir ses devoirs conjugaux, s'asseoir (quand on en a assez).

EUCHRE: prononcer: Mah-Djong. Ne pas dire: Je vais au euchre; il vaut mieux prendre les billets et les donner à sa bonne.

EUGÈNE: les Parisiens prononcent: Ugène, Ustache, ureux, Usèbe, ugubines; (les ugubines sont des inscriptions en langue ombrique).

FAUBERT: lavette, moppe, guipon, paquin.

GODDAMER: sacrer, jurer, maudire, blasphémer, souhaiter vivement le départ de quelqu'un.

INTRODUIRE: au lieu de: introduire la clef dans le serrure, (*to introduce*), dites: présenter la clef à la serrure.

MÉDÉRIC: Ne prend pas de w en français. Se dit de tout objet mis au rancart.

PEANUT: ne pas dire: Il est parti sur une peanut; mais bien: il s'est enfui sur une arachide; ou mieux encore: il s'est esbigné sur une cacahuète.

PÉTAQUE: Patate, pomme de terre. Abusivement et au figuré: toute chose qui ne remplit pas son but. Vieille montre, oignon; auto hors d'usage, vieux cheval, canasson, rosse; et bien d'autres choses aussi.

PAKTER: bourrer, remplir, s'enivrer, boire avec excès, comme un trou, se poncer, prendre la cuite, remplir une lampe.

PHARMACIE (*pharmacy*): magasin de savon, parfums, tabac, appareils photographiques, bonbons, stylographes, crème glacée, lames de rasoir, bandages herniaires.

SOIXANTE-QUINZE: pistolet (drôle de).

TAG-DAY: VOIR ACHALER.

TOILETTE: petite toile, ablutions, habillements, lavabo, lieu retiré.

VACHE: ne s'applique pas aux agents de police. Réserver ce nom à l'usage exclusif des objets d'amours défunts.

VOITURE AUTOMOBILE, termes usuels avec leurs équivalents:

AIR COOLING : Tuyau de virevolte.

BACK PEDAL : Soupape à filament.

BRAKE : Percutateur antidérapant à explosion partielle.

CONAN DOYLE : Douille à cône.

EXHAUST : Capot.

HEADLIGHT : Gicleur arrière.

LUGGAGE CARRIER : Régionaliste.

ODOTACHYMÈTRE : On dit en France : Spidomètre.

OVERHEATING : Hellespont lamellibranche.

PLUG : Paresseux, chauffeur, mécano.

SPROCKET WHEEL : Contrepédalage à cames.

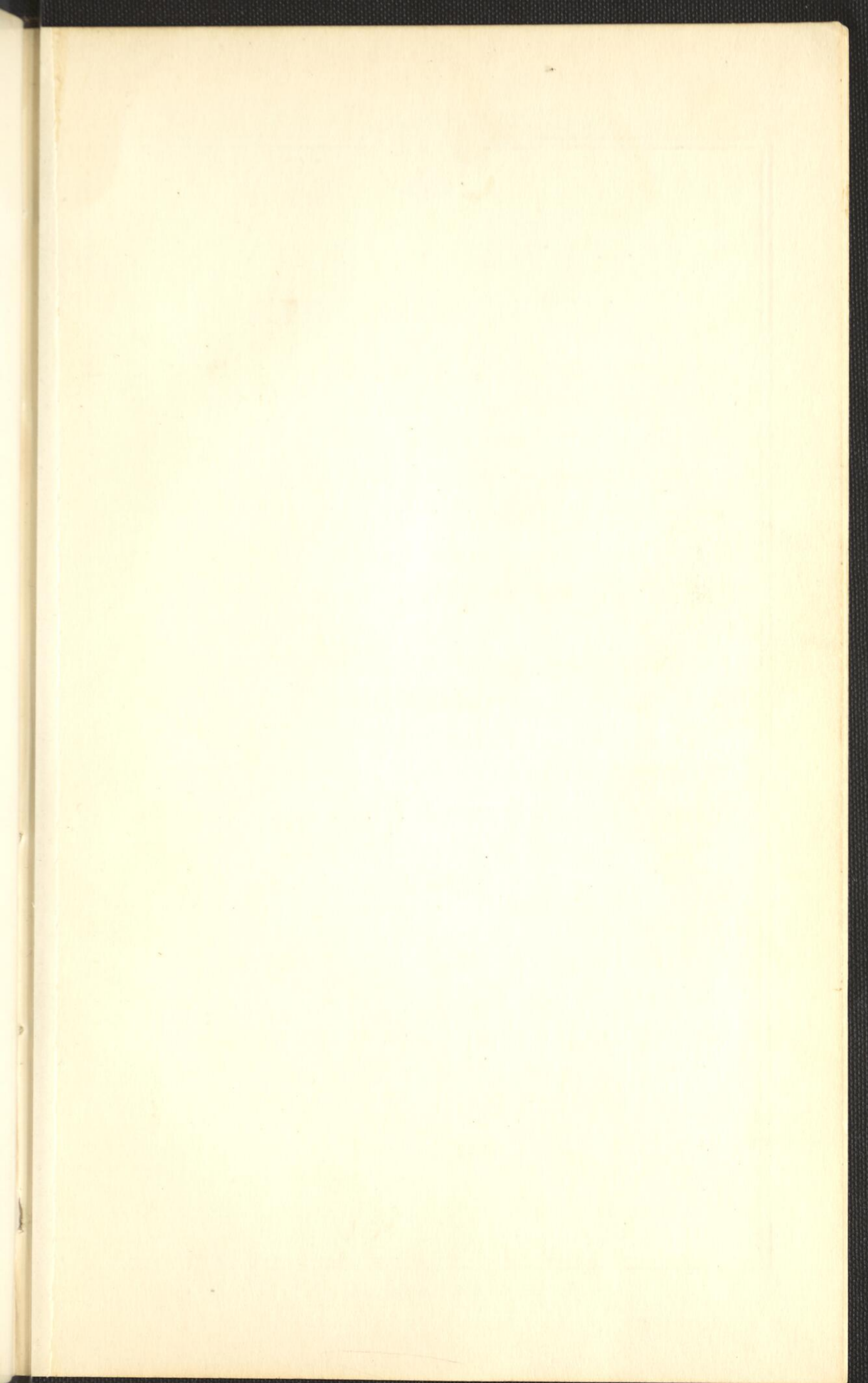
SWITCH : Brise-bise.

ZAM-BUK : Graisse à essieu.

## TABLE

---

Préface.....	5
BOURASSA (Henri): Un conflit à l'horizon....	9
CHOPIN (René): Sonate à la lune.....	17
VALDOMBRE: Un porc: Léon Bloy.....	21
LETONDAL (Henri): Cake-walk d'automne....	27
MORIN (Paul): Le geai de celluloïd.....	47
ROY (M. l'abbé Camille): Etude critique sur Hippolyte Lemercier et le roman- tisme classique.....	51
LA PRESSE: Urbanisme ferroviaire.....	59
GROULX (M. l'abbé): Rabâchages.....	65
MADELEINE: Une méconnue: La femme de lettres.....	73
MORIN (Victor): Discours présidentiel.....	81
DUGAS (Marcel): Le silence m'a parlé.....	89
LAMONTAGNE (Blanche): Derrière la maison.....	97
COMTE (Gustave): Encourageons les nôtres!.....	101
MONTPETIT (Edouard): Le rôle social du gardien de la paix.....	107
BLANCHARD (M. l'abbé): Prenez Garde!....	115





CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

• • •

ON DISAIT EN FRANCE

Paul Péladeau . . . . . \$1.00

AXE ET PARALLAXES

François Hertel . . . . . \$0.75

LES LAURIERS SONT COUPÉS

Margaret Hughes . . . . . \$1.25

LA VIE MERVEILLEUSE

DE SARAH BERNHARDT

Louis Verneuil . . . . . \$1.25

CHARLES DE GAULLE

Philippe Barrès . . . . . \$1.25

30 ARPENTS (roman)

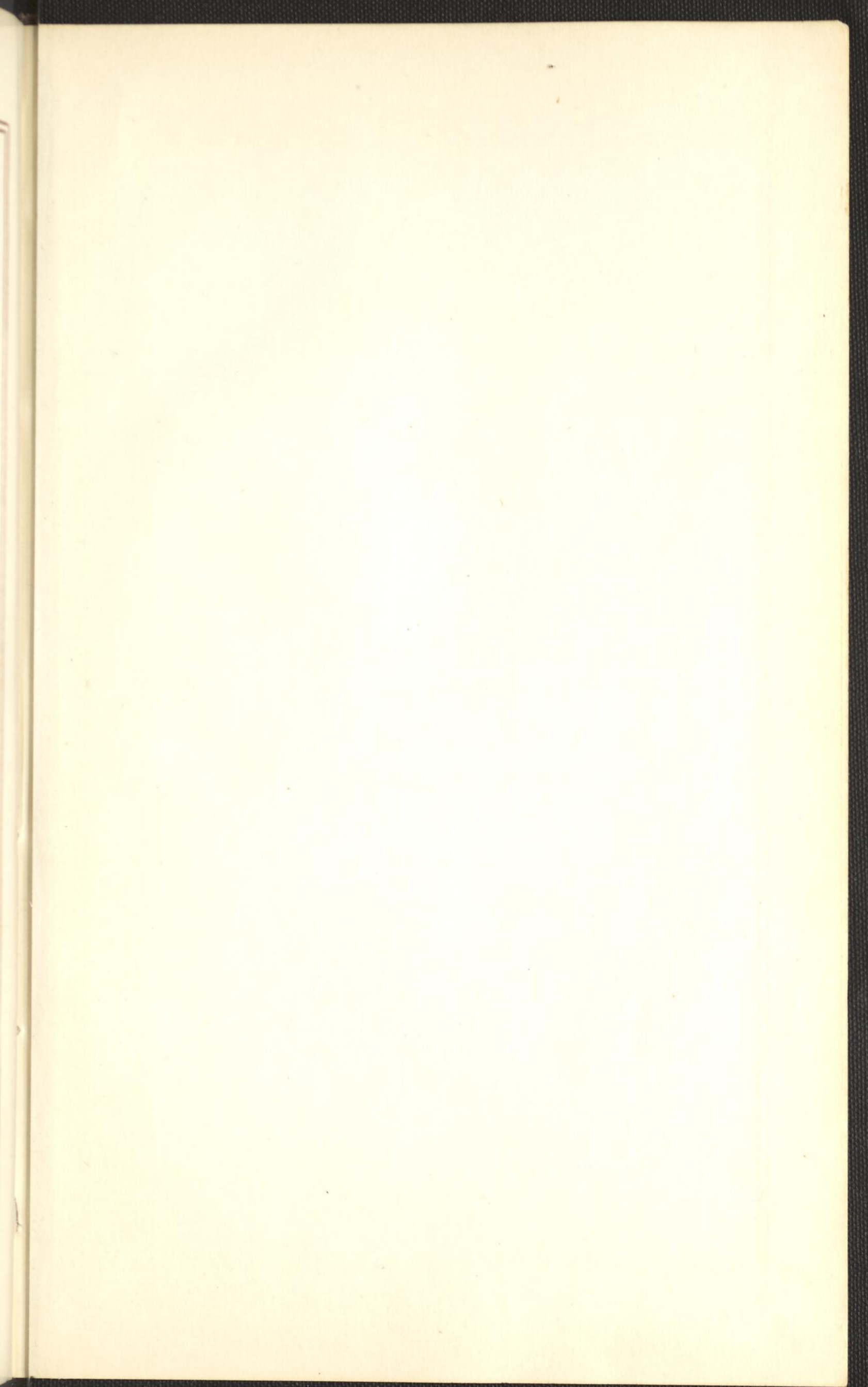
Ringuet . . . . . \$1.25

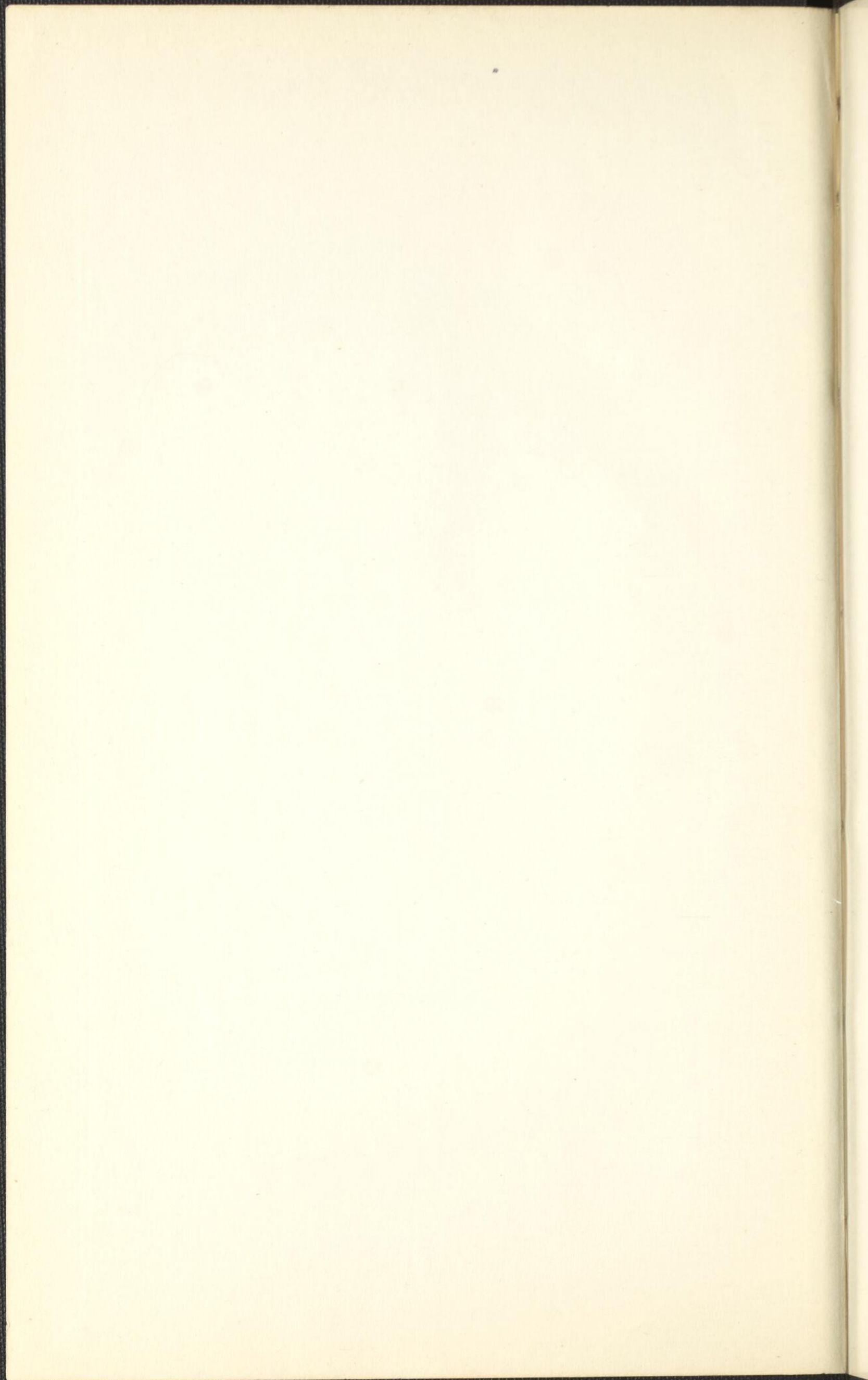
TROMPÉS PAR HITLER

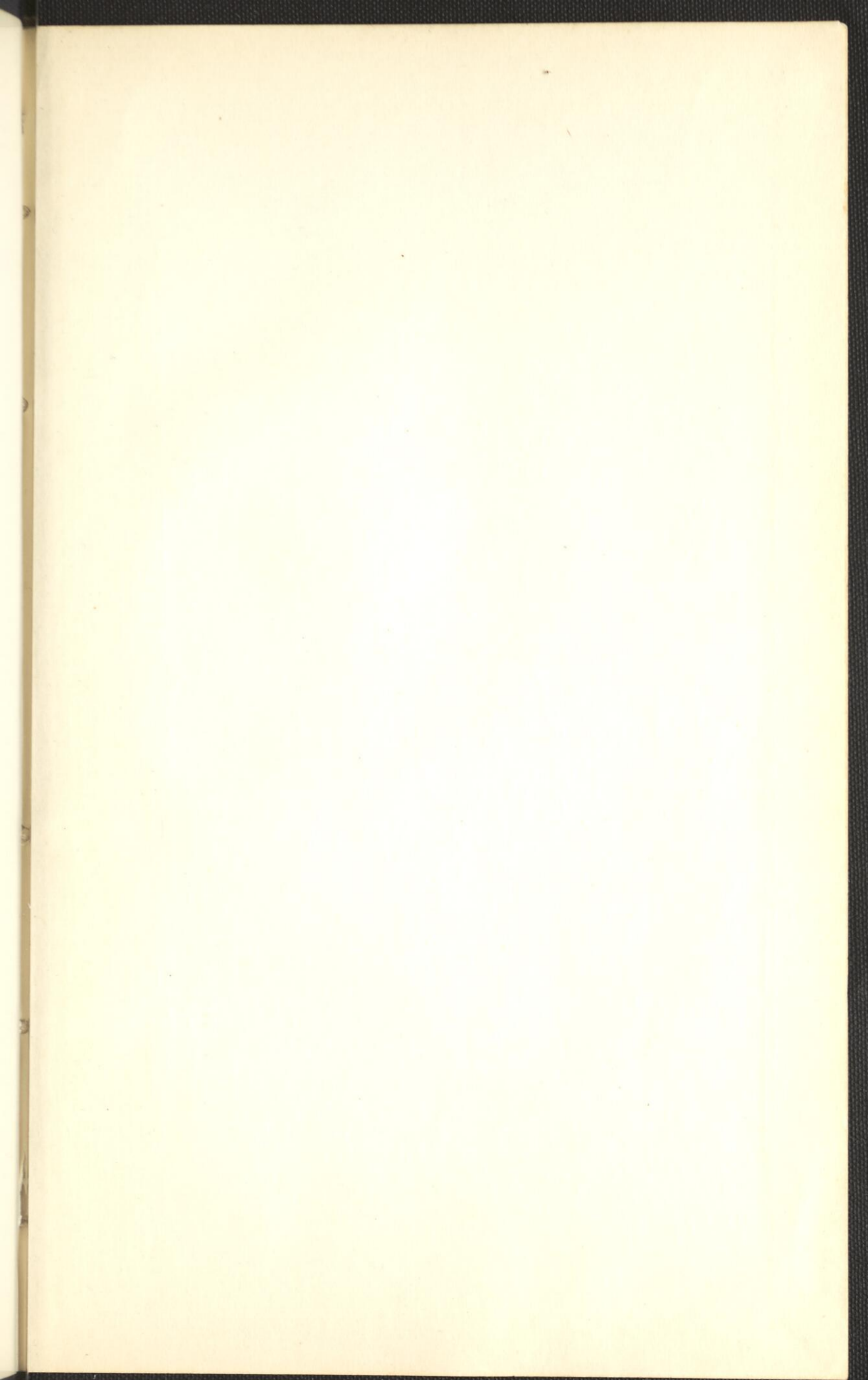
Herman Rauschnig . . . . . \$1.25

JARDIN 26 (roman)

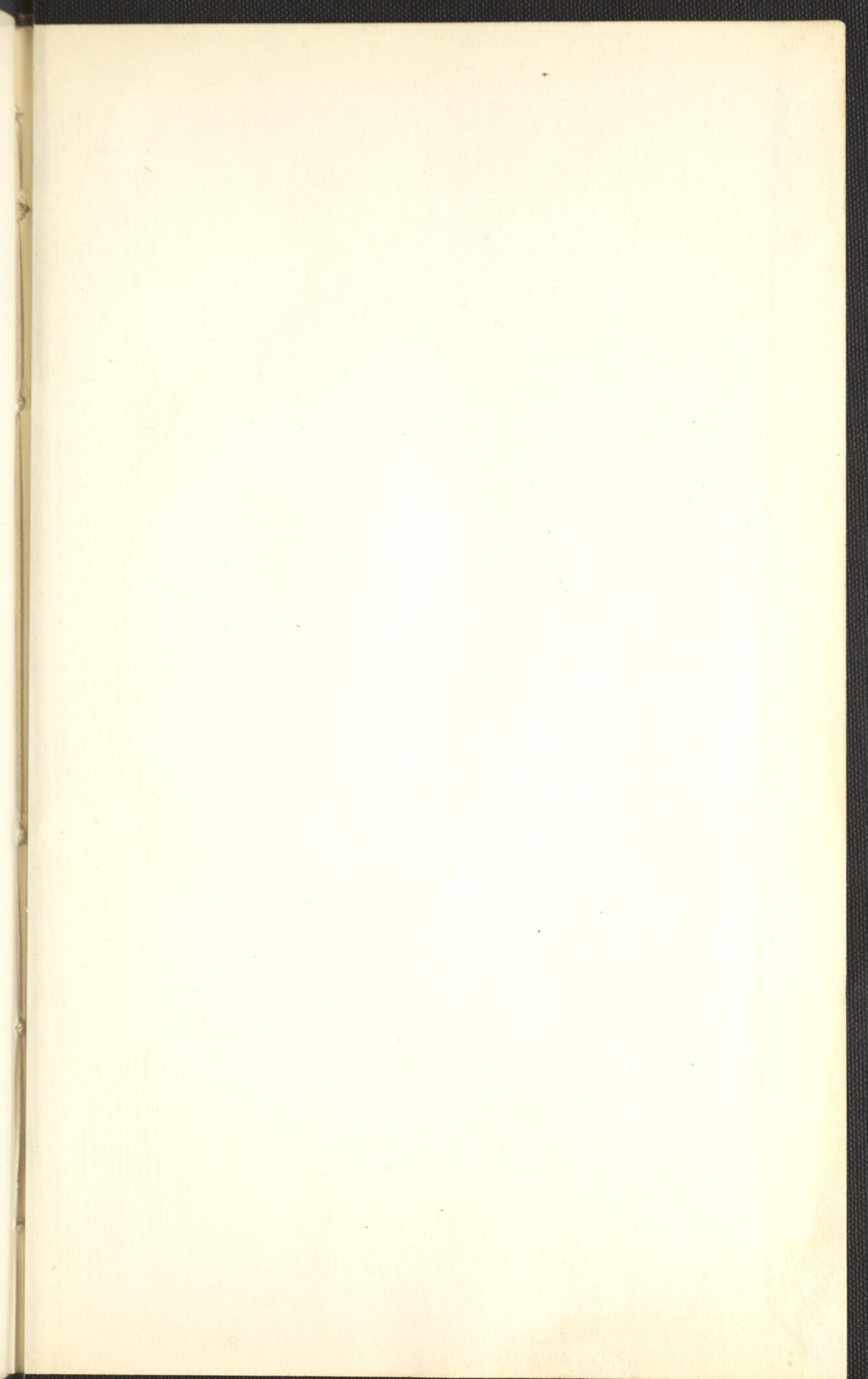
Claude Eylan . . . . . \$1.25

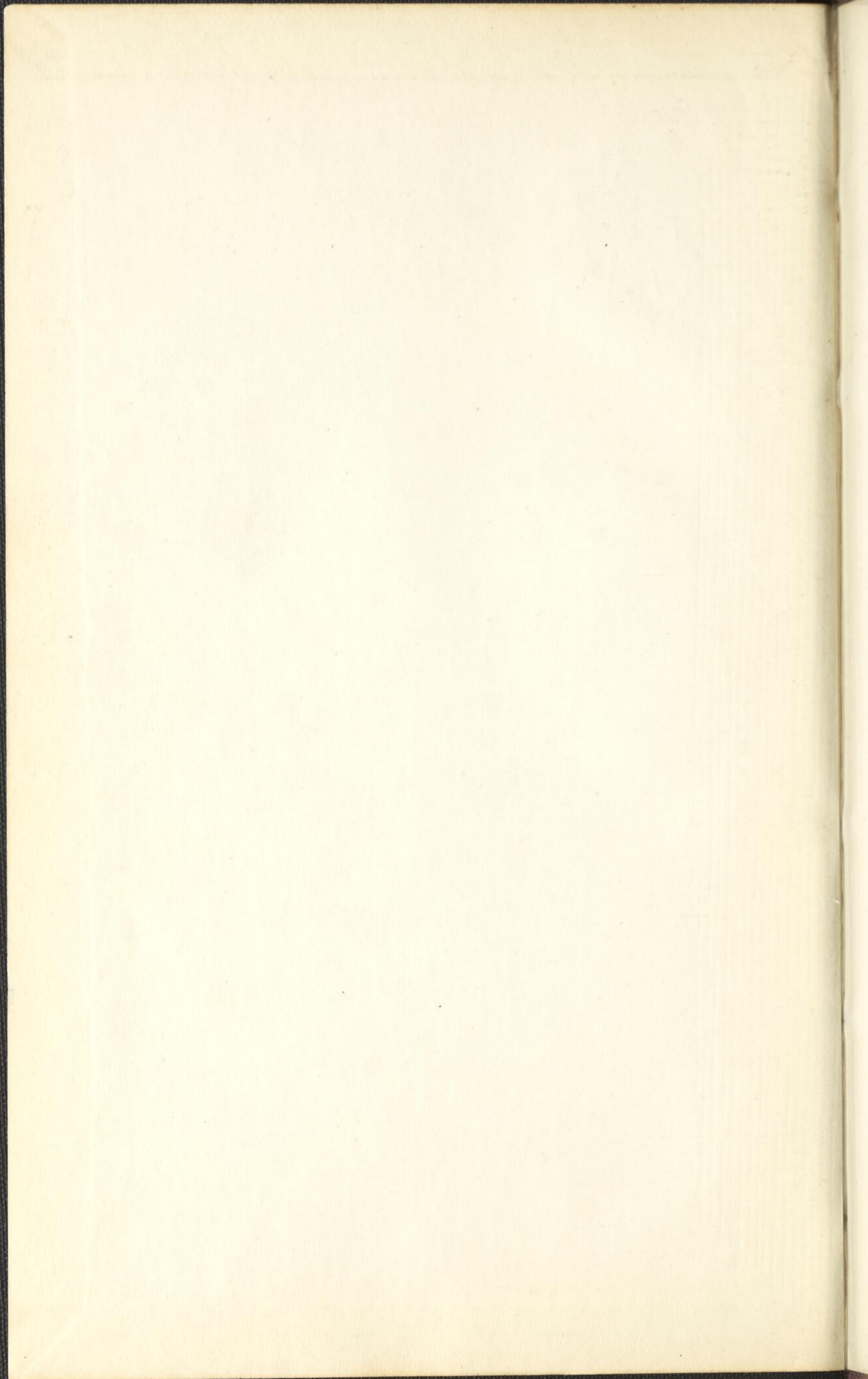


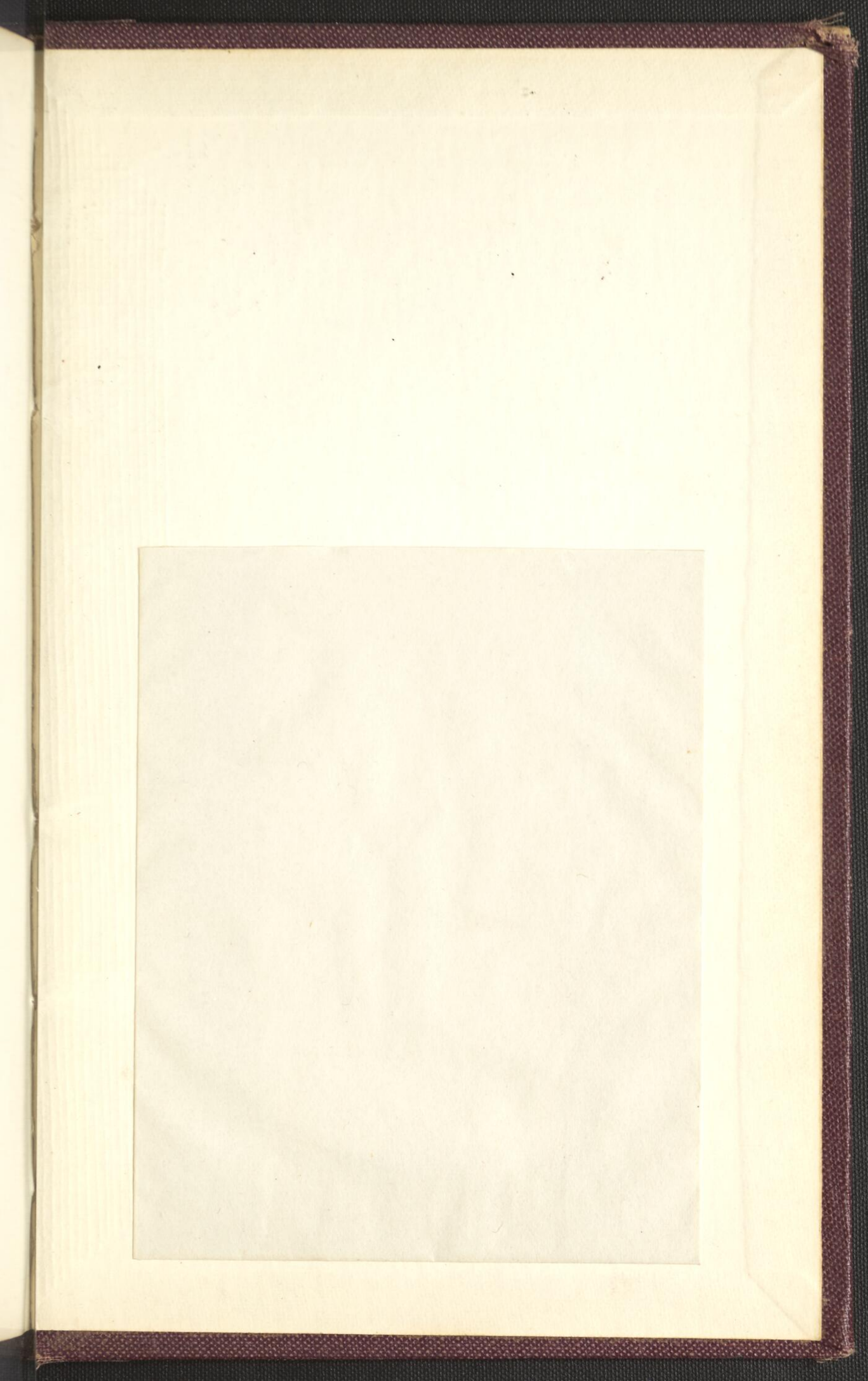












BNQ



000 418 711

